

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Decembre 1859.

No. 24.

SOMMAIRE :—A nos abonnés.—Chronique de la quinzaine.—Mandement de Mgr. Baillargeon pour ordonner des prières publiques, à l'occasion des troubles survenus dans les Etats de l'Eglise.—Amour du Canadien pour son sol.—Bonaparte volant des patates.—L'Eglise au Canada, [suite.]—Le Vieux Fauteuil, [fin.]—L'Immaculée Conception.—Beau désintéressement d'une pauvre veuve et de son fils.—La Cruche cassée, [poésie.]—Destinée écrite dans le cœur.—Portrait de la femme forte.—Un Jugement remarquable.—La Vierge Immaculée, [poésie.]—Table des matières par ordre alphabétique.

AVIS IMPORTANTS.

Ceux des abonnés de l'*Echo* qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaudau, au Cabinet de Lecture Paroissial, petite rue St. Joseph, No. 23, en face de l'HOTEL-DIEU ; ou à MM. Duvernay, Frères, qui sont tous autorisés à en donner quittance.

D'après les registres de la Bibliothèque Paroissiale, un certain nombre de personnes retiennent depuis assez longtemps, des livres appartenant à l'Œuvre des Bons Livres ; elles sont invitées à les rapporter ou à les envoyer à l'adressé du Rév. Messire Mercier, au Séminaire.

A NOS ABONNES.

Grâce à la sympathie indulgente avec laquelle notre publication a été accueillie, nous avons pu réaliser, en partie, le plan que nous nous étions tracé en fondant l'*Echo du Cabinet de lecture paroissial*.

Un grand encouragement pour nous, c'est cette approbation solennelle de Sa Grandeur Monseigneur Bourget, Evêque de Montréal, recommandant notre œuvre au patronage éclairé de tous les prêtres de son diocèse, dans la retraite pastorale du mois de Septembre dernier.

C'est l'unanimité des approbations reçues sur l'opportunité et l'utilité de notre *Revue*, soit de la part des membres les plus distingués du clergé, soit de la part d'hommes qui jouissent dans le monde d'une haute estime.

Fortis de ces encouragements, trop flatteurs pour notre mérite, nous allons nous efforcer de nous en rendre dignes en poursuivant notre tâche avec plus d'ardeur que jamais. Fidèles, à la première idée que nous nous sommes formée de cette *Revue*, nous continuerons à la considérer, comme l'*Echo* fidèle de toutes les voix éloqu岸tes et chaleureuses qui ont voué leur talent à la défense de la Religion et de la morale, principes sacrés du Vrai, du Bien et du Beau dans

les Arts, les Sciences et la Littérature ; comme un messenger intelligent de toutes les bonnes pensées, de tous les exemples de vertu, que voit éclore le beau ciel de notre pays ; comme un propagateur zélé de toutes les saines doctrines ; comme un conteur aimable, qui vient, à la veillée, s'asseoir au foyer domestique et égayer les longs jours d'hiver par le récit des vieilles légendes du passé ; comme un historien impartial et sincère de tous les événements importants qui s'accomplissent sous nos yeux ; comme un *Recueil* utile à tous, qui puisse être feuilleté par l'enfance et la jeunesse, non seulement sans danger, mais encore avec fruit.

On voudra bien nous tenir compte de la position tout-à-fait chrétienne et conciliatrice que nous avons prise, ne nous immisçant en aucune façon dans les controverses politiques. Nous voulons parler aux hommes un langage qui les console, au lieu de les aigrir ; qui les rapproche, au lieu de les diviser ; qui les rende meilleurs, au lieu de flatter leurs erreurs et leurs mauvais penchants.

Voilà ce que veut l'*Echo du Cabinet de lecture Paroissial*, voilà ce qu'il accomplira, si sa mission est comprise, si la sympathie qu'il a fait naître lui est conservée, et si tous ceux qui ont du cœur, de l'intelligence et une plume, veulent recueillir tout le bien qui se fait autour d'eux, toutes les fleurs qui naissent sous leurs pas, pour les déposer dans l'*Echo*, comme dans un *herbier*, où elles conserveront leur fraîcheur, leur éclat, leur beauté et leur parfum, pour le plaisir de la génération présente et de la génération à venir.

Ces *moissonneurs* que nous appelons à notre aide, ce sont, d'abord, tous ces jeunes hommes arrivés au terme de leurs études, dans nos beaux collèges, où ils ont puisé une instruction solide et des croyances religieuses et sincères ; jamais l'âme n'est plus active, jamais le cœur n'a plus de sève, le dévouement plus d'enthousiasme que dans la jeunesse !

Qu'ils viennent donc, notre *Recueil* est là, ils y pourront déverser, à leur aise, le trop plein des sentiments exquis dont leur âge est prodigue.

Vous aurez bien aussi quelques communications à nous faire, vous qu'une vocation sublime retient loin du monde, dans le silence et la solitude des pensionnats et des collèges, vous ne pousserez pas l'égoïsme jusqu'à vouloir profiter seuls des douceurs infinies de la prière et de l'étude.

Quand à vous qu'un ministère de paix, de charité, de conciliation et de miséricorde, met sans cesse en contact avec toutes les misères, toutes les infirmités de l'homme ; vous, les confidents de ses joies et de ses peines, vénérables prêtres de nos villes et de nos campagnes, vous ne nous refuserez pas votre concours pour une œuvre qui est la vôtre, si l'on en juge par votre zèle à multiplier les bonnes lectures. Que de riches-

ses enfouies dans les archives de plus d'un presbytère, où des recherches intelligentes amèneraient de précieuses découvertes; que de traits de dévouement filial ou maternel; que d'actes de charité, de bienfaisance particulière ou publique, oubliés dans nos nombreuses paroisses, et que notre Revue serait fière de recueillir et de publier, et qui seraient d'autant plus efficaces, pour le bien, qu'ils ne nous seraient point étrangers.

Enfin nous attendons le concours de tous ceux que leur profession, ou leur position, appelle à exercer une influence morale sur la société canadienne; de l'Artiste, dont les créations perpétuent le bon goût; du Médecin, dont les sages avertissements préviennent l'explosion des passions et des épidémies; de l'Historien, dans les ouvrages duquel se révèle la main de Dieu, la voie providentielle: en lisant l'histoire le cœur devient meilleur, l'intelligence s'agrandit, le jugement se forme; du Poète qui sait si bien relever les peuples, et les immortaliser. En un mot, notre journal est l'œuvre de tous ceux qui se sentent au cœur le désir de faire le bien.

Quel beau jour que celui où le petit grain de sénevé, depuis peu jetté en terre, deviendra un grand arbre, où tous les oiseaux du ciel viendront chanter; où tous les fruits que peut produire l'Amour de la Religion et de la Patrie viendront croître et mûrir.

Ainsi la voie est ouverte, elle est spacieuse et belle! Ne vous laissez pas de nous suivre, chers lecteurs; si nos commencements sont faibles, ne murmurez pas contre nous, comme l'équipage de Christophe Colomb. Ainsi que lui, nous allons à la découverte de mondes inconnus, nous sommes sûrs d'y arriver; et de même qu'il jugea que le port était proche, à la vue des îlots fleuris qui se balançaient sur les flots, vous pouvez déjà, en regardant les fleurs que notre journal a recueillies sur son passage, constater le progrès de sa marche et la certitude de son avenir.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

La température est bien changée, chers lecteurs, depuis que notre dernière Chronique vous est parvenue. Les grands froids commencent à nous faire sentir leurs rigueurs et le pauvre doit bien souffrir.

Nos pasteurs bien aimés ont commencé à faire leurs visites. Ils vont de maisons en maisons, pour voir de leurs propres yeux quels sont ses besoins, et sur quelles ressources il peut compter. Chacun les accueille avec empressement, car ils apportent avec eux des consolations. L'un d'eux avec plaisir à l'autre qui reçoit avec bonheur et reconnaissance, et tous deux bénissent également la main bienfaisante du prêtre.

Mais le pauvre n'est pas en ce moment le seul objet de la sollicitude de l'Eglise au milieu de nous.

Le sort de l'infortunée Beauregard a ému de compassion le cœur de notre Saint Evêque, et voici ce qu'il a ordonné, à ce sujet, dans les églises de cette cité, dimanche dernier:

« On recommande à vos ferventes prières J. B. Beauregard, qui doit être exécuté le 16 courant, vendredi prochain, à 10 heures du matin. Nous demanderons pour cet infortuné frère la grâce de se préparer à la mort, en vrai pénitent, et pour le pays cédé de bien profiter de ce terrible exemple. Le St. Sacrement sera exposé ce jour-là dans la Chapelle de la Providence, depuis la première Messe qui se dit à six heures, jusqu'après la dernière qui se dira au moment de l'exécution, savoir vers dix heures.

« Ceux qui n'assisteront point à l'exécution seront avertis de prier avec instance, pour cet infortuné, par une des cloches de la Cathédrale, qui sonnera à neuf heures. Ils se souviendront que cette heure suprême est terrible; et qu'il leur faut, en conséquence, redoubler leurs supplications, auprès du Père des miséricordes en faveur d'un frère malheureux, qui sera alors sur le point d'être lancé dans l'éternité.

« Ceux qui se trouveront à l'exécution en feront autant, et ils montreront par leur contenance vraiment chrétienne, qu'ils sont profondément affligés de ce grand châtement que subit un de leurs semblables. Ils ne manqueront pas de recommander ainsi son âme à Dieu, avant comme après l'exécution, en faisant dévotement les prières qui leur seront suggérées.

« Nous recommandons à tous les parents de faire à leurs enfants d'utiles leçons sur cette terrible exécution, pour leur inspirer de bonne heure une vive horreur des crimes qui mènent à l'échafaud.

« Il se fera sur le lieu même de l'exécution, par les sœurs de charité, une quête dont le produit sera appliqué au soulagement de l'âme de cet infortuné, et au soutien de sa femme et de ses enfants qu'il laisse dans la pauvreté.

« Samedi, lendemain de l'exécution, il sera chanté un service, pour le repos de l'âme du défunt, dans la Chapelle de la Providence, à huit heures du matin.»

La fête de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge a été célébrée, comme toujours, avec beaucoup de pompe, dans toutes les églises catholiques de cette cité. C'est ce jour-là que toutes les Conférences de la Société de St. Vincent de Paul se réunissent annuellement, en assemblée générale, pour rendre compte de leurs administrations, de l'état de leurs finances, des secours qu'elles ont distribués durant l'année, et pour s'encourager mutuellement à persévérer dans l'œuvre sainte de soulager les misères des pauvres. Il serait intéressant de faire connaître l'excellente organisation qui existe, ici, pour secourir les nécessiteux; mais nous savons que les bonnes œuvres aiment le silence et se font dans le secret.

Le 8 décembre a été marqué de plus par un événement religieux très-important pour une partie de cette cité, c'est-à-dire l'ouverture de l'Eglise St. Jacques. Cette église deux fois incendiée est encore en voie de réparation, mais dans l'intérêt des nombreux fidèles qui la fréquentent, les pasteurs qui desservent ce quartier ont bien voulu commencer de suite à y faire le service public.

Lundi le 19 Décembre courant, le Pont Victoria sera ouvert au public et livré au passage des convois du Grand-Tronc. Ce jour sera une date mémorable, dans les annales de l'industrie moderne, dont cet ouvrage est une des merveilles, et dans l'histoire du Canada, que cette œuvre gigantesque place au premier rang des Etats les plus remarquables par leurs progrès matériels. La fête de l'inauguration est remise au printemps prochain, et nous avons tout lieu de croire que l'éclat des réjouissances publiques sera rehaussé par la présence du Prince de Galles.

Cette Chronique a déjà fait mention de la perte de l'Indian sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, mais alors on ne connaissait pas encore exactement les détails du naufrage. Aujourd'hui même le nombre des personnes noyées n'est pas encore certain, mais on sait qu'il ne peut y en avoir plus de 25, tant de l'équipage que des passagers, sur 115 personnes qui étaient à bord.

Le naufrage de l'Indian eut lieu à l'endroit appelé

Marie-Joseph, à la tête d'une baie où de nombreux récifs rendent la navigation toujours difficile. Le capitaine se croyait à la hauteur de l'Île de Sable, quand son vaisseau alla s'échouer sur une pointe de brisants provenant de l'Île Déserte et s'étendant à distance dans la mer.

Les journaux européens annoncent que l'Iman Schamyl, l'ennemi acharné de la domination russe, dans le Caucase, est tombé au pouvoir des troupes impériales. Elles le conduisirent de suite à l'empereur qui lui fit une réception pleine de bienveillance, bien différente de celle qu'il en attendait. Il l'envoya visiter Moscou et St. Pétersbourg avant de l'établir à Kalouga qu'il lui assigna comme résidence, permettant à son fils de retourner au Caucase, pour chercher et ramener sa famille dont l'empereur ne voulait pas qu'il fût séparé.

On rapporte que l'histoire du fameux Abd-el-Kader ne lui était pas inconnue. Il prenait des informations sur les incidents et le caractère de la lutte que celui-ci a soutenue contre l'armée française; sur les forces qu'il avait à sa disposition, les comparant à celles qu'il avait eues lui-même sous ses ordres, établissant entre lui et le célèbre émir un rapprochement que tout le monde en Europe a fait depuis longtemps.

Un correspondant du *Moniteur* dit que c'est à Khar-kow, où Schamyl suivit l'Empereur, et où il fut invité aux fêtes que la noblesse de cette ville offrit à Sa Majesté, que l'Iman vit pour la première fois une réunion européenne. A son entrée dans la salle, il s'arrêta, fit une prière, et voulut s'en aller. Sur l'observation qu'il n'était pas dans les usages de se retirer avant l'Empereur, il consentit de bonne grâce à rester. Plusieurs dames s'étant approchées de lui, il leur dit: "Je suis heureux de vous voir maintenant, car je crains que nous ne nous rencontrions pas en Paradis, puisque vous trouvez ici celui que le prophète ne vous promet qu'après la mort."

C'est un personnage assez bizarre, mais héroïque dans son genre.

Le 26 novembre dernier, à Toronto, l'Honorable Sir J. R. Buchanan Macaulay rendait le dernier soupir. C'est une perte bien regrettable pour le Haut-Canada, dont Sir James était un des hommes les plus considérables. La profondeur de ses connaissances légales en faisait, en outre, un des plus éminents juristes de ce continent. Il était né à Niagara, le 2 décembre 1793. Il eut pour précepteur le Dr. Strachan, actuellement l'évêque protestant de Toronto. A l'âge de 16 ans, il prit du service comme enseigne dans le 95^{me} régiment, et quelque temps après, il était nommé lieutenant dans l'infanterie légère de Glengarry, dont il fit partie jusqu'après la guerre de 1812. Il était présent, en qualité d'adjutant, aux attaques de Sackett's Harbour et d'Ogdensburgh, ainsi qu'aux batailles du Fort Erie et de Lundy's Lane. Lorsque la paix fut proclamée, il se livra avec ardeur à l'étude du droit. Reçu avocat en 1821, il était nommé Juge du Banc du Roi en 1829; premier juge en chef de la Cour des Plaid Communs, en 1849, et enfin en 1856, Juge de la Cour d'Erreur et d'Appel.

MANDEMENT DE MGR. BAILLARCEON
POUR ORDONNER DES PRIÈRES PUBLIQUES, À L'OC-
CASION DES TROUBLES SURVENUS DANS LES
ÉTATS DE L'ÉGLISE.

En apprenant la nouvelle de la paix conclue à Villafranca, entre les Empereurs de France et d'Autriche,

nous avons conçu la douce espérance que le calme allait bientôt renaître dans les États de l'Église, et qu'il n'y avait plus rien à redouter pour la puissance temporelle du Souverain Pontife. Mais les nouvelles qui nous arrivent, chaque semaine, de l'Italie, nous apprennent que, bien loin de s'apaiser, l'orage suscitait contre l'auguste successeur de Pierre, devient de jour en jour plus menaçant et plus terrible. Déjà une partie importante de ses états a secoué le joug de son autorité, et il est à craindre que l'esprit d'insubordination et de révolte, soufflé par les ennemis de la religion, ne finisse par se communiquer aux provinces qui, jusqu'à ce jour, sont demeurées fidèles.

Il n'est pas nécessaire de vous faire connaître, Nos Très Chers Frères, quel est le but de ces ennemis de toute autorité; il est évident que ce n'est pas à la puissance temporelle du monarque qu'ils en veulent le plus; c'est la dignité du Pontife qu'ils veulent abaisser; c'est son pouvoir spirituel qu'ils désirent renverser, parce qu'il gêne leur détestable ambition, et qu'il met obstacle au progrès de l'erreur et de l'impiété. Ils savent que la puissance temporelle est utile au Chef de l'Église pour assurer son indépendance, et pour lui permettre, par là même, de remplir avec plus d'efficacité sa divine mission. Voilà pourquoi ils s'efforcent de lui arracher des possessions qui lui appartiennent, depuis tant de siècles, et qui lui sont garanties par les titres les plus nombreux et les plus incontestables.

Nous savons tous, N. T. C. F., que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la Sainte Église de Dieu, et que, fût-il obligé, par la persécution, de rentrer dans l'obscurité des catacombes, ou de chercher, à l'exemple du Sauveur lui-même, un lieu où reposer sa tête, le Père commun des fidèles n'en continuera pas moins de diriger sûrement la barque de Pierre, à travers les écueils et au milieu des plus furieuses tempêtes. Mais nous savons aussi que, si l'Église peut se passer du monde, le monde ne peut se passer de l'Église; que les Catholiques répandus dans l'univers, ont un intérêt immense à ce que les domaines du Saint Siège demeurent intacts, afin que le Vicaire de Jésus-Christ puisse exercer, avec une pleine et entière liberté, l'autorité divine qu'il a reçue d'en haut pour le salut de tous; et, sans laquelle la cause de la vraie civilisation serait mise en péril dans tout le monde.

Aussi, voyons-nous que, à la vue des nouveaux attentats commis contre le Pontife Suprême de l'Église la chrétienté entière s'est sentie profondément émue. Dans tous les pays catholiques, les fidèles obéissants à la voix de leurs premiers Pasteurs, s'empressèrent d'adresser au Ciel leurs plus ferventes prières, pour obtenir que les sujets du Saint Siège, revenus de leurs coupables égarements, rentrent bientôt dans le devoir et se soumettent de nouveau à l'autorité bienfaisante qu'ils ont un instant méconnue. Imitons, N. T. C. F., ce zèle unanime de nos frères dans la foi, et empressons-nous de nous associer à leurs vœux et à leurs supplications. Implorons la puissante protection de la Sainte et Immaculée Vierge Marie, afin d'obtenir par son intercession, du Souverain Pasteur de âmes, qu'il daigne abrégier les épreuves de son Église, adoucir la douleur qui oppresse le cœur de son représentant sur la terre, et rendre la joie à l'univers catholique.

(Vient ensuite le dispositif ordonnant les prières publiques.)

L'AMOUR DU CANADIEN POUR SON SOL,

par Geo. Baby, Eor., Avocat, le 31 Mars 1857.

MESSIEURS,

Après des paroles aussi éloquentes que celles qui viennent d'être prononcées par M. le Supérieur du Séminaire, je dois réclamer toute votre indulgence. Je serais même tenté de me taire et de vous laisser à vos méditations philosophiques si le souvenir d'une promesse imprudente ne me pressait de continuer.

Il existe dans le cœur humain un sentiment qui ne s'éteint qu'avec le souffle vital. Les passions mauvaises qui flétrissent ce qu'il y a de grand, de sublime chez l'homme, peuvent bien énerver ce sentiment, mais jamais le détruire, car c'est le créateur lui-même qui l'a placé dans sa créature. Vous avez déjà compris que je veux parler de l'amour sacré du sol natal. Cet amour se fait remarquer à un degré plus ou moins grand chez les divers peuples qui habitent le globe terrestre. On le rencontre partout ; dans les contrées glaciales de la Laponie, comme sous les pays des tropiques ; dans les déserts arides de l'Arabie, comme sous le ciel enchanteur de l'Italie ; au levant, au couchant, au midi, au septentrion, partout, l'homme vénère, aime, chérit la terre qui lui a donné le jour.

Au nombre des peuples remarquables par l'attachement qu'ils portent au coin de terre, où la Divine Providence les a placés, doit se compter le peuple canadien. Nous pouvons le dire avec un juste orgueil. Pour s'en persuader, il suffit d'ouvrir son histoire, de le prendre à son berceau et de le suivre, pas à pas, jusqu'à nos jours. C'est d'abord avec les fiers enfants de la forêt qu'il aura à combattre. Ces peuplades barbares voient, d'un œil jaloux, cette poignée d'hommes venus d'au-delà des mers pour leur apporter le double flambeau de la foi et de la civilisation. Prévoyant, ce me semble, que les descendants de ces quelques blancs verront l'extinction de leur race, les indigènes ont recours à tout ce que leur caractère cruel et astucieux peut leur suggérer pour les détruire. Mais tous ces efforts viennent se briser contre le courage indomptable de nos pères, et le féroce Iroquois se voit souvent dans la nécessité de leur offrir le calumet de paix et ses colliers.

Que de courage déployé dans cette lutte de tant d'années avec la grande Confédération Américaine ! Où donc, nos pères puisaient-ils cet esprit de dévouement ? A la source d'où découlent toutes les vertus : la religion catholique dont ils étaient si vivement pénétrés.

Autrefois, on vit Carthage combattre le Colosse Romain, pendant un siècle et plus, afin de ne pas subir les lois de Rome la superbe. Tour-à-tour, ses armées s'abandonnèrent au délire de la victoire ou à l'abattement de la défaite ; enfin la Ville Africaine succomba devant le peuple roi, malgré la défense désespérée de ses enfants. De même, j'oserai dire, pendant près de cent ans, le peuple Canadien, dans autant de combats, résiste à cette puissance altière qui désire faire flotter ses étendards jusque sur les neiges éternelles des contrées les plus reculées de l'Amérique Septentrionale : et enfin lorsque le Dieu des armées, dont les décrets sont impénétrables, semblera retirer son bras protecteur de dessus leurs têtes ; alors, et alors seulement, les Canadiens, le cœur saignant, poseront les armes et se dirigeront vers leurs foyers dont l'inviolabilité leur sera garantie par le vainqueur. Mais avant de laisser passer le Canada en des mains étrangères, ils le défendront pied à

pied, tantôt au sein des forêts vierges, tantôt sur les grands lacs. Que de sacrifices faits, de dangers encourus, de privations souffertes, de courage déployé pour la noble et sainte cause de la défense de la patrie ! La famine, l'incendie, l'épidémie, rien ne saurait refroidir l'ardeur dont nos pères sont animés. Non-seulement ils repoussent les attaques de l'ennemi sur la frontière, mais encore ils vont porter le fer et le feu jusque dans ses campagnes et ses villes. Suivons ces guerriers intrépides ; ils poussent leurs courses jusqu'au-delà des montagnes du Vermont et même jusqu'au sein de la Virginie. Partout ils frappent des coups terribles. Rien ne saurait les arrêter ; leur courage est à toute épreuve quand il s'agit de se dévouer pour la patrie. Combien de faits d'armes s'ils eussent vu le jour dans le vieux monde, auraient été chantés des poètes, mais n'ayant eu pour témoin que le fidèle Huron ou le cruel Iroquois, sont demeurés ensevelis dans l'oubli ! A vous, jeunes bardes canadiens, à exhumer ces précieux monuments de la valeur de nos ancêtres ! A vous, à chanter sur vos lyres les temps héroïques de la nation canadienne ! . . . Redites dans vos couplets les noms à jamais illustres des d'Iberville, des de Bienville, des de Beaujeu, des Hertel, des de St. Ours, des Dumas, des de Léry et de tant d'autres héros qui font notre gloire et notre orgueil ! . . .

Quoiqu'épuisés par la famine, harassés par des fatigues continuelles et décimés par les maladies, les Canadiens font un effort suprême pour sauver leur patrie, mais la valeur dut céder au nombre ; Montcalm fut mortellement frappé et la Capitale du pays tomba aux mains de l'ennemi.

« Après la capitulation de Québec, l'Europe entière, dit Raynal, crut que la prise de cette place finissait la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Personne n'imagina, ajoute-t-il, qu'une poignée de Français, qui manquaient de tout, à qui la fortune semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connaissait mal. » Hélas ! oui, Messieurs, ils ne furent que trop méconnus par la mère-patrie ! Les Canadiens se rallièrent encore une fois et résolurent de venger à tout prix ce qu'ils appelaient leur disgrâce et viennent à leur tour faire le siège de la ville de Champlain. La France, touchée de ce noble dévouement de ses enfants, leur envoya un dernier secours, mais il était trop tard. Les Canadiens durent voir la Croix de St. George remplacer ce vieux drapeau blanc pour lequel ils avaient tant d'affection, ce drapeau qui les avait conduits aux victoires d'Oswégo, de Carillon et des Plaines d'Abraham.

Qui saurait redire les douleurs poignantes qu'éprouvèrent nos pères en voyant s'éloigner de leurs rivages le dernier vaisseau français ? Nombre d'entre eux auraient pu s'embarquer pour la belle France, terre chérie de leurs aïeux ; mais non, l'amour du sol natal les porte à préférer le joug de l'ennemi, quelque humiliant qu'il soit pour eux de s'y soumettre. Ils subiront, peut-être, le même sort qu'ont éprouvé quelques années auparavant, leurs frères Acadiens. Il se peut qu'on les entasse, pêle-mêle, sur d'étroits vaisseaux pour les aller jeter sur des plages lointaines ; les liens les plus sacrés de la famille seront, peut-être, violemment brisés et l'épouse arrachée des bras de son époux, le fils de ceux de son père, la sœur de ceux de son frère : ils ne se reverront plus ici-bas . . . qu'importe ! Le Canadien est prêt à boire à la coupe des plus affreux malheurs pour la conservation de ses foyers, de cette terre toute imbibée du sang des enfants

de Loyola, ces immortels pionniers de la foi et de la civilisation chrétienne!

Non seulement le Canadien fait preuve de patriotisme quand il s'agit de s'opposer aux ennemis du dehors, mais encore lorsqu'on veut porter atteinte aux droits qui lui sont acquis par les traités les plus sacrés. Une oligarchie jalouse et aussi ignorante qu'orgueilleuse veut lui arracher, lambeau par lambeau, ses lois et ses coutumes, proscrire sa langue et le réduire à la condition de serf, mais elle se consume en vains efforts. Le Canadien se montre aussi courageux à la tribune que sur le champ de bataille, et si quelque fois les ennemis de sa race triomphent dans leurs sinistres projets, ses justes clameurs, ses protestations fermes et énergiques lui font rendre ce dont on l'avait honteusement dépouillé.

Encore une fois, le cliquetis des armes se fait entendre, nous sommes en 1812. Le sol canadien est dans un danger imminent. Un ennemi puissant le menace de toutes parts. De clocher en clocher, le cri de guerre s'élève. Le Canadien saisit avec joie le fusil suspendu aux parois de son humble demeure, il invoque ses anciens souvenirs, et l'œil étincelant, la rage au cœur, il se presse au devant de l'ennemi. Maint combats s'engagent, l'invasion est repoussée, et il nous est donné d'ajouter le nom de Châteauguay à la liste des victoires remportées par la valeur Canadienne-Française, et nous comptons un héros de plus dans la personne du vaillant de Salaberry.

Il me semble entendre quelques voix me dire : "Le Canadien perd l'amour du sol natal." Vous en avez tous les jours le cruel spectacle sous les yeux. Ne voyez-vous pas ces centaines de familles prendre le dur chemin de l'étranger? Entraînés par des peintures exagérées, ou exploités par d'infâmes spéculateurs, nos compatriotes, en effet, depuis plusieurs années, vont, en grand nombre se noyer dans la république voisine. Mais pensez-vous que ces hommes, allant ainsi porter ailleurs leurs bras et leur intelligence, quittent leur patrie de gaieté de cœur? Oh! non. Quoiqu'ils croient, malheureusement, trouver à l'étranger une plus grande somme d'aisance, néanmoins c'est avec chagrin qu'ils s'éloignent. L'amertume qu'ils éprouvent se traduit dans ce regard triste et langoureux promené lentement sur ces lieux où, peut-être, ils ne reparaitront jamais.

Mais c'est lorsqu'entouré de personnes avec lesquelles il diffère par la religion, la langue, les mœurs et les usages; c'est alors, dis-je, que le Canadien se met à regretter la chaumière si gracieusement assise sur le penchant du coteau, dans laquelle il a vu le jour; les prairies émaillées, témoins de ses premiers jeux; les champs fertiles, qui ont produit les épis dorés qu'il faisait tomber sous les coups de son fer tranchant; la modeste église du village, où le vénérable prêtre l'a si souvent béni; le cimetière où reposent les ossements de ses ancêtres; la croix de bois au bord du chemin, devant laquelle dévotement il se découvrait. Oui, souvent, bien souvent, il ne peut résister à ces touchants souvenirs et il est forcé de revenir au pays qu'il promet de ne plus abandonner. Il revient plus pauvre, mais il est heureux. Oui, parcourrez les villes limitrophes des États-Unis, où se rencontrent tant de canadiens-français, partout vous les verrez, s'ils ont conservé la foi de leurs pères, chérir le souvenir du Canada. Approchez, parlez-leur des bords fleuris du St. Laurent, soudain cette physionomie devient toute radieuse de morne qu'elle était; il y a un instant. Vous avez touché cette fibre si délicate du cœur Canadien : l'amour de la patrie. Avec

quelle avidité on saisit vos paroles, on étouffe même ses soupirs pour ne pas en perdre une seule.

Tous, messieurs, nous sentons circuler dans nos veines le feu du patriotisme. Eh bien, si nous aimons notre pays comme l'aimaient nos aïeux, travaillons, unissons nos efforts pour arrêter les progrès de cette émigration qui, chaque jour, prend des proportions de plus en plus menaçantes pour la nationalité Canadienne-Française. C'est une tâche difficile, mais suggérée par un patriotisme éclairé. Ne nous berçons pas dans une fausse sécurité; viendra peut-être un temps, lorsque la langue française ne sera plus entendue sur les bords du roi des fleuves! Mais nous sommes un million et plus, me dira-t-on. Oui, messieurs, mais tous forts que nous sommes, si la plaie, au lieu de se cicatriser, ne fait que s'agrandir, peu à peu nos forces s'épuiseront, nous tomberons en langueur et la mort s'en suivra inévitablement. Si nous ne sommes pas appelés, comme nos pères, à défendre notre pays les armes à la main, à l'arroser de notre sang, à lui faire un rempart de notre corps, (ce que, sans nul doute, nous serions prêts à faire dans l'occasion,) montrons-nous toujours et partout, leurs dignes descendants, en combattant avec les armes plus pacifiques de la science, l'ignorance et les préjugés d'où découle le fleau de l'émigration, afin que le Canada puisse un jour occuper la place qui lui est préparée au banquet des nations.

BONAPARTE VOLANT DES PATATES.

Le 5 juillet 1809, veille de la bataille de Wagram, contre son habitude, Napoléon ne dormit pas du tout. Ses aides de camp se tenaient debout pour lui garantir les yeux de l'ardeur du feu avec le pan de leurs manteaux; mais soit qu'il eût froid, soit que son esprit fût trop occupé des événements qui devaient avoir lieu le lendemain, il voulut tout voir par lui-même, et, revêtu de sa redingote grise, il alla inspecter les bivacs que sa garde avait formés autour de son quartier. Il partit seul, à une heure du matin, par une nuit sombre et pluvieuse.

Arrivé à un des bivacs où tous les hommes s'étaient endormis, auprès d'un feu presque éteint, voyant des patates qui cuisaient sous la cendre, il lui prit fantaisie d'en manger une, et se mit en devoir de la tirer du feu, en écartant quelques charbons à l'aide de la pointe de son épée. Au même instant, l'un des dormeurs ouvrit les yeux, et apercevant un individu en train de lui ravir une part de son souper, il lui cria d'un ton brusque, sans cependant bouger de sa place :

—Eh! dis donc, *M. Sans-Gêne!* si tu voulais bien respecter nos patates et aller chercher tes comestibles ailleurs!

—Mon camarade, répondit Napoléon en se faisant un cache-nez du collet de sa redingote, qu'il releva, j'ai tellement faim, que tu me permettras bien d'en prendre une seulement.

—Ah! c'est différent, passe pour une et même pour deux, puisque tu as de l'appétit; mais dépêche-toi, et demi-tour à droite, pas accéléré... file!

Comme Napoléon ne se pressait pas d'obéir à l'invocation, le soldat répéta plus vivement encore son commandement, en ajoutant :

—Nette le fais pas répéter; car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment.

Napoléon n'en continua pas moins à fouiller dans les cendres; alors le soldat, perdant patience, se leva, s'élança contre le *maréchal*, et déjà il l'avait saisi par le collet, lorsqu'il reconnut l'empereur.

Peindre la stupéfaction, la honte et la douleur du grognard serait impossible. Tombant alors aux pieds de Napoléon :

— Mon empereur, lui dit-il en embrassant ses genoux, je suis un misérable ! faites-moi fusiller, j'ai mérité la mort !

— Tais-toi, lui répond Napoléon en lui mettant la main sur la bouche, tu vas réveiller tes camarades, qui ont besoin de repos.

— Non, mon empereur, il faut que tout le monde sache que je suis un scélérat, que j'ai osé porter la main sur vous, et que je mérite d'être fusillé...

— Relève-toi, te dis-je, je ne t'en veux pas ; c'est moi qui ai eu tort : je n'aurais pas dû toucher à vos *patates*.

— Ah ! mon empereur ! tenez, tenez, prenez celle-ci, c'est la *plus cuite*... ; non, celle-là, c'est la *plus grosse*... Ah ! misérable que je suis !... *Prenez-les toutes*, sire.

Et le soldat lui présentait, les unes après les autres, les *patates*, qu'il allait chercher, avec ses *doigts*, au milieu des charbons ardents.

— Tu vas te brûler les mains, malheureux ! lui disait Napoléon en cherchant à le relever ; garde tes *patates*, je n'ai plus faim.

— Oh ! sire, voyez comme celle-là est bien *rissolée*. Je suis un brigand. Pardonnez-moi, mon empereur, pardonnez-moi.

Puis il attirait à lui le pan de la redingote de Napoléon, qu'il couvrait de baisers. Voulant mettre fin à cette scène qui pouvait devenir fatale à ce soldat si elle avait eu des témoins, Napoléon lui dit d'un ton d'impatience :

— Ah ça ! veux-tu bien te taire et me laisser partir, ou je me fâche ! Et, lui ayant fait lâcher prise, il ajouta à voix basse : — Je te pardonne, te dis-je, je ne t'en veux plus ; sois tranquille pour le présent comme pour l'avenir. Et, mettant un doigt sur ses lèvres, il ajouta : — Mais surtout ne parle de ceci à personne. Cela dit, il s'éloigna et revint à son quartier général.

Le 6 juillet, à trois heures du matin, Bonaparte était à cheval et parcourait les terrains en avant du centre de son armée.

— Il s'agit de voir clair dans l'*échiquier*, avait-il dit à son état-major.

A quatre heures, par le plus beau temps du monde, une forêt de baïonnettes étincelait au soleil, dans l'immense plaine de Wagram : une immense artillerie la précédait. Tel était le prélude de cette fameuse bataille où, durant l'action, au dire du général Dupas, une colonne entière d'Autrichiens *disparut* du champ de bataille, sans qu'on pût jamais savoir quel était son sort. Le carnage fut si grand, que le 10, c'est-à-dire quatre jours après la bataille, on ramassait encore, au milieu des blés, des hommes mutilés que leurs blessures n'empêchaient pas de crier : *Vive l'empereur !* Pour sa part, Napoléon s'était exposé avec la témérité d'un soldat ; et, au fort de l'action, dans le moment même où on se battait à coups de canon comme on se bat à coups de fusil, quand on fait des feux de peloton, le général Walter, commandant les grenadiers à cheval de la garde, lui avait crié :

— Encore une fois, sire, ce n'est pas ici votre place ! Retirez-vous, ou je vous fais *enlever* par mes grenadiers, et *coffrer* jusqu'à ce soir dans un de mes caissons.

— Il en serait capable, avait dit Napoléon au prince de Neufchâtel, en s'éloignant au pas de son cheval.

Le lendemain de la bataille, à quatre heures du matin, Napoléon sortit de sa tente, qui avait été dressée sur le champ de bataille même ; et se promenant autour des bivacs du quartier général, seul, à pied, et, chose extraordinaire, *sans chapeau*, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde ; sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Sur les six heures, étant monté à cheval, il se mit à parcourir le terrain pour voir si l'administration de l'armée avait fait son devoir. On était au moment de la récolte ; les blés étaient très-hauts, et l'on ne voyait pas les hommes couchés par terre ; de sorte que plusieurs de ces malheureux blessés, qui n'avaient point été aperçus la veille, avaient, en guise de signal, mis leur mouchoir au bout de la crosse de leur fusil, fiché en terre du côté de la baïonnette, pour qu'on vint à leur secours.

Napoléon alla lui-même à chaque endroit où il aperçut un de ces signaux, parla aux blessés qui s'y trouvaient, et ne voulut pas retourner à sa tente avant que le dernier n'eût été enlevé. Il n'avait gardé personne autour de lui, et avait ordonné au Grand-Maréchal de se charger de cette surveillance, et de faire activer le plus possible le service des ambulances. Tout en continuant de parcourir le champ de bataille, Napoléon s'arrêta un moment sur l'emplacement qu'avaient occupé, la veille, les deux divisions de Macdonald et de Marmont. La terre y avait été labourée par les boulets, et il put juger de l'énormité des pertes qu'avaient faites les Autrichiens. Sur une étendue d'environ une lieue carrée, le sol était couvert de biscuiens aussi nombreux que des grêlons après un violent orage.

Napoléon reconnut parmi les morts le colonel d'un régiment d'*infanterie de bataille*, dont il avait eu à se plaindre. Cet officier, qui avait fait la campagne d'Égypte avec lui, avait ensuite fait preuve d'ingratitude envers son général en chef, croyant ainsi gagner les bonnes grâces du général Kléber. Au retour de l'armée d'Égypte en France, Napoléon, qui avait eu beaucoup de bienveillance pour ce chef de corps, durant la campagne d'Austerlitz, ne lui avait témoigné aucun ressentiment ; mais en revanche, il ne lui avait accordé aucune des faveurs dont il s'était plu à combler tous ceux qui l'avaient accompagné, soit en Italie, soit en Égypte. En le voyant ainsi couché, Napoléon le regarda un moment d'un œil attendri, et dit ensuite : — Je suis fâché de n'avoir pas trouvé l'occasion de lui parler hier : je lui aurais dit que depuis longtemps j'avais tout oublié, *excepté ses services*.

A un cri de *Vive l'empereur !* qui vint alors frapper son oreille, Napoléon se retourne et aperçoit à quelques pas de lui, étendu sur le revers d'un petit fossé, un canonnier du 6^e régiment d'artillerie qui n'avait plus de jambes ; il s'approche de ce soldat.

— Est-ce donc là tout ce que tu as à me dire ? lui demande-t-il avec bienveillance.

— Pour le moment, oui, mon empereur ; cependant il est bon que vous sachiez que j'ai à moi seul *démantibulé* quatre pièces de canon aux *Kinzerlachs*, et que c'est le plaisir de les avoir *enfoncés* qui me fait oublier que je vais *tortiller de l'œil indéfiniment*.

Napoléon, ému, serra la main de ce canonnier, et lui dit :

— Si tu en reviens, mon brave, à toi l'hôtel des Invalides ou la pension.

— Merci, mon empereur, mais la *saignée* a été trop forte pour que j'aile jusque-là. Quant à ma pension, je crois qu'elle ne vous coûtera pas cher, car je vais bien qu'il faut *descendre la garde* pour la dernière

fois ; et voilà pourquoi je jouis de mon reste pour crier : *Vive l'empereur ! Enfoncés les Kinzerlichs !*

Non loin de ce petit fossé, l'empereur aperçut un jeune maréchal des logis de carabiniers qui vivait encore, quoiqu'un biscaien lui eût fracassé la tête ; mais la chaleur et la poussière ayant coagulé le sang presque aussitôt, le cerveau n'avait reçu aucune impression de l'air extérieur, et ce sous-officier pouvait espérer de survivre à cette blessure. Napoléon met pied à terre précipitamment, lui tâte le pouls, et, à l'aide de son mouchoir, lui ayant débouché les narines, qui étaient pleines de terre, il lui versa quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres. Le blessé ouvrit les yeux, parut d'abord insensible à l'acte d'humanité dont il était l'objet ; puis il fixa ses regards sur l'empereur, qu'il reconnut ; ses yeux se remplirent alors de larmes ; quelques paroles entrecoupées s'échappèrent de sa bouche :

—O mon empereur ! c'est bon de mourir comme cela, dit-il, en faisant un effort pour saisir une des mains de Napoléon, qui lui soutenait la tête ; mais dépêchez-vous : il y en a d'autres qui attendent, car, pour moi, c'est fini !

Ce brave carabinier mourut entre les mains de l'empereur.

Napoléon remonta à cheval sans dire mot, et, rebroussant chemin, revint au milieu de ses troupes, qui commençaient leur mouvement pour suivre l'ennemi en pleine retraite ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut un soldat qui semblait se diriger vers lui : son costume avait quelque chose d'étrange. La tête empaquetée dans des langes qui ressemblaient assez aux turbans des mameluks de la garde ; ce blessé avait sur les épaules un dolman richement brodé qui provenait de la dépouille de quelque officier supérieur autrichien, et portait un large pantalon de toile blanche fermé au-dessus de la cheville, comme les portaient alors les grenadiers de la garde en campagne.

—Qu'est-ce que cette mascarade ? dit Napoléon en fronçant le sourcil et en arrêtant son cheval au moment où ce singulier personnage était arrivé près de lui.

—Mon empereur, s'écrie le soldat en faisant le salut militaire, me revoilà !

—Ah ! ah ! fit Napoléon, se doutant bien à ce langage que cet homme, malgré sa mise hétéroclite, devait être un de ses grognards privilégiés ; comment t'appelles-tu ?

—Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi, mon empereur ?

—Comment veux-tu que je te reconnaisse ainsi fagoté ?

—C'est vrai ; je dois avoir l'air d'un Turc d'Égypte. Ce sont ces farceurs de carabins qui m'ont déguisé ainsi, hier au soir, après m'avoir ficelé la tête pour que je n'en perde pas les morceaux ; mais, malgré les conseils de mes chefs, j'ai mieux aimé vous voir aujourd'hui que de me rendre à l'hôpital, persuadé que cela me ferait plus de bien. Je me sens déjà plus de forces.

—J'en suis enchanté ; mais tout cela ne me dit pas qui tu es ?

—Je suis l'homme aux palates, dit le soldat d'un ton mystérieux, en baissant la voix et se rapprochant de l'empereur : vous savez... avant-hier... c'est moi qui...

—Ah ! c'est toi ! se hâte d'ajouter Bonaparte pour empêcher ce soldat d'en dire davantage ; tu as donc été blessé grièvement à la tête ?

—Un rien du tout : trois coup de latte sur la coliquinte ! Sans ma queue tout de même, ce grand Lansmann de je ne sais quel régiment me décoillait la boule ; j'ai senti le moment où je n'avais plus qu'à me baisser pour la ramasser. C'est égal, j'avais mérité plus que ça !

—Cela ne sera rien, tranquillise-toi ; avec un peu de repos et quelques compresses d'eau-de-vie camphrée...

—C'est ce que les carabins m'ont dit. Aussi, depuis hier, j'en ai déjà bu pas mal.

Ici Napoléon ne put s'empêcher de rire de la manière dont le blessé avait jugé à propos de s'appliquer le remède ; puis, reprenant son sérieux, il ajouta d'un ton de bienveillance :

—Je sais que tous, vous vous êtes conduits en braves. Que veux-tu ?.. est-ce de l'argent ?

—De l'argent !.. fi donc, mon empereur ! j'en ai de trop : ma masse est au grand complet ; à votre service..

—C'est donc de l'avancement dans ton régiment ?

—Pas si conscrit ! je suis trop vieux maintenant. Depuis treize ans j'ai moisi dans les chevrons. Ce que je voudrais.. ô mon empereur !.. voyez-vous, ce qu'il me faut.. c'est..

Et comme le vieux grenadier mettait une sorte d'hésitation ou plutôt de modestie à faire l'aveu de l'objet de ses désirs, Napoléon tâcha de l'enhardir en lui disant :

—Voyons, explique-toi, parle ; je suis pressé, on m'attend.

—Eh bien ! Sire, c'est le bijou en question que je voudrais.

—Ah ! je comprends.. tu n'est pas difficile, toi !.. mais l'as-tu mérité ?

A cette demande, le vieux guerrier redressa la tête avec fierté, et, fixant sur Bonaparte un regard étincelant, il reprit avec emphase et en traçant chacune de ses paroles :

—Si je l'ai méritée ?.. quelle bêtise !.. mais, mon empereur, puisque voilà cinq batailles de suite où je fais mon possible pour me faire tuer sans avoir ce bonheur-là : Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, et hier, avec ces grands Lansmanns, qui ont des casques en pains de sucre et des sabres longs de deux aunes ! Si je l'ai mérité !

—C'est bon ! c'est bon ! se hâta d'interrompre Napoléon pour en finir ; puisqu'il en est ainsi, je crois que tu l'as bien gagné. Tiens ! mais promets-moi de te rendre à l'instant à l'hôpital pour te faire soigner.

En disant ces mots, Napoléon avait détaché sa croix et l'avait donnée au soldat.

Celui-ci, en la recevant des mains de l'empereur, était tombé à deux genoux et l'avait portée convulsivement de son cœur à ses lèvres et de ses lèvres à son cœur, sans pouvoir même, dans l'excès de son ravissement, trouver une parole de remerciement. Quant à Napoléon, accoutumé à ces sortes de scènes, il avait profité de l'extase dans laquelle le vieux brave était plongé, pour continuer sa marche ; seulement, lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, il tourna la tête, et, apercevant le grenadier qui, resté à genoux à la même place, avait les bras étendus vers lui, il lui fit de la main un signe amical, comme s'il eût voulu lui dire : Adieu, nous nous reverrons.

Le soldat se releva, et de nouveau couvrit de baisers cette croix qu'il contemplait avec ivresse ; puis il murmura d'une voix sombre, et comme sous le poids d'un remords poignant :

—Et quand je pense que c'est à lui que j'ai refusé une palatte !..

L'EGLISE AU CANADA.

(Suite.)

“ Le Diocèse de Montréal a été érigé en 1819. Il est gouverné depuis vingt ans par Mgr. Ignace Bourget, auquel le Saint-Siège a donné pour coadjuteur, en 1852; Mgr. Joseph La Rocque, évêque de Cydonia. Lorsque le vénérable M. Olier eut formé la Société de Notre-Dame de Montréal, pour fonder la ville de Montréal ou *Ville-Marie*, il choisit le P. Vimont, de la Compagnie de Jésus, pour aumônier de l'expédition, car la Société des prêtres de Saint-Sulpice n'était pas encore organisée. Les premiers colons débarquèrent au chant des cantiques, le 17 mai 1642; on dressa un autel dans une cabane d'écorce, et le P. Vimont, après avoir dit la messe, exposa le Saint-Sacrement, qui, depuis lors, a été conservé sans interruption à Montréal. Mais comme le pays ne produisait ni huile, ni cire pour brûler devant le tabernacle, on mit au lieu de lampe une fiole de verre où plusieurs monches luisantes renfermées, projetaient autour d'elles une douce et vacillante lumière.—Les Jésuites restèrent chargés de cette mission jusqu'en 1657, époque à laquelle la Société de Saint-Sulpice, étant devenue *seigneur* de Montréal, les Sulpiciens prirent à la paroisse la place des Jésuites, et ils ont continué à la desservir jusqu'à ce jour. Le séminaire de Saint-Sulpice a rendu à Montréal tous les services que le séminaire de Québec a rendus à la capitale du Canada. Il a sous sa direction un collège florissant, pendant que le clergé, formé par ses soins, enseigne les sciences et la religion dans quatre autres collèges. Les Jésuites ont, en outre, un collège à Montréal depuis quelques années, en sorte que la jeunesse n'a que l'embarras du choix, pour puiser aux meilleures sources, les connaissances et l'amour de la vérité. Les Frères des Ecoles Chrétiennes ont au Canada quatre-vingt-huit écoles, fréquentées par neuf milles élèves. Les Frères de Saint-Viateur ont également de nombreuses écoles dans le diocèse de Montréal, et les jeunes filles trouvent un enseignement complet chez les Dames du Sacré-Cœur, ainsi que chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et dans les nombreuses écoles chrétiennes tenues par six Instituts différents.

“ Mgr. Bourget vit en communauté avec les chanoines de sa cathédrale. Avant de devenir le siège d'un diocèse, Montréal avait donné naissance à deux instituts de religieuses, la Congrégation de Notre-Dame, pour l'éducation des filles, et les Sœurs-Grises, pour le soin des malades. Ces communautés ne comptent pas moins, aujourd'hui, de 250 professes; et pendant un siècle elles suffirent pour les vocations religieuses qui se présentaient. Mais l'élan de piété, imprimé depuis vingt ans, à tous les fidèles par Mgr. Bourget a fait surgir de nouvelles communautés, en même temps qu'on en appelait d'autres de France pour compléter le bel édifice religieux du Canada. Les Sœurs de la Providence, érigées canoniquement en 1844, recueillent les orphelins et visitent les malades à domicile. Elles ont des établissements jusqu'au Chili. Les Sœurs de Jésus-Marie, fondées au Canada comme les précédentes, forment à la piété des jeunes filles de la campagne. Elles viennent d'expédier un essaim de douze de leurs compagnes, en Orégon. Les Sœurs de Sainte-Anne rendent les mêmes services que les précédentes, tandis que les Sœurs de la Maternité prennent soin des femmes en couches et préviennent bien des infanticides par leur discrète

et charitable intervention. En outre de ces quatre communautés qui ont vu le jour au Canada, les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs du Bon Pasteur et les Sœurs des Sept-Douleurs, sont venues de France compléter les ressources religieuses du diocèse de Montréal. Ce diocèse compte 238 prêtres, 150 églises et une population catholique de 320,000 âmes.

“ Le diocèse des Trois-Rivières, érigé en 1852, a pour premier évêque Mgr. Thomas Cooke. Cette ville est située sur le fleuve Saint-Laurent, à égale distance de Montréal et de Québec, et elle est ainsi nommée parcequ'elle s'élève au point où la rivière Saint-Maurice, en se jetant dans le Saint-Laurent, est séparée par deux îles en trois embouchures. Dès l'année 1617, Samuel de Champlain y fondait un poste, et à cette époque, le frère pacifique Duplessis y prenait soin des enfants des Français et des sauvages. En 1640, les Jésuites avaient à Trois-Rivières une mission florissante: et, depuis lors, cette ville a grandi au point d'être élevée à la dignité de siège épiscopal. A la fin du XVII^e siècle, le second évêque de Québec fonda à Trois-Rivières un hôpital pour lequel les Ursulines de Québec lui fournirent quatre de leurs professes. Ces religieuses se sont multipliées considérablement, et, en outre des soins de leur hôpital, elles dirigent un pensionnat et plusieurs écoles, pendant que trois autres communautés les aident dans les devoirs de l'éducation. Le séminaire de Nicolet prépare la jeunesse pour le sanctuaire. Le diocèse possède 74 prêtres, qui desservent 60 églises, et sa population catholique s'élève à 50,000 âmes.

“ Le diocèse de Saint-Hyacinthe est un démembrement de celui de Montréal, qui date de 1852. Mgr. Charles Prince en est le premier évêque, et il est assisté par 69 prêtres pour prendre soin de 100,000 fidèles. Les œuvres de religion y sont nombreuses; on compte quatre collèges dirigés par des ecclésiastiques et onze couvents enseignants.

“ Les quatre diocèses, dont nous venons de donner les statistiques, composent le Bas-Canada ou Canada français. C'est là qu'habite cette excellente population, descendant des colons que Colbert fit choisir avec tant de soin dans nos campagnes, par les évêques et les curés, entre les paysans les plus robustes, les plus moraux et les plus religieux. Sous l'égide d'un clergé vigilant, cette population n'a pas dégénéré; et en effet, comme l'a fort bien dit un écrivain canadien, le Canada a été formé par les prêtres séculiers et par les Jésuites. Le premier siècle de la colonisation de la Nouvelle-France nous montre, d'un côté, les Jésuites pénétrant dans les parties les plus reculées du pays, explorant ses ressources naturelles, établissant des rapports de fraternité avec les aborigènes, et frayant la voie à la civilisation, depuis la baie d'Hudson jusqu'aux bouches du Mississipi; de l'autre, nous voyons le prêtre séculier conduisant au sein de la forêt de hardis pionniers, dirigeant leurs travaux, élevant au bord du Saint-Laurent le clocher de sa chapelle, et organisant la paroisse canadienne telle qu'on la retrouve aujourd'hui.

“ Tour à tour juge, médecin, législateur, maître d'école, le curé missionnaire a été l'âme de tous les établissements qui se sont successivement formés sur les deux rives du grand fleuve. Ces communautés naissantes, sans cesse en butte aux incursions des Iroquois, et luttant contre une nature sauvage, avaient besoin, pour se maintenir, du dévouement et de l'autorité du prêtre catholique. La juste influence ainsi acquise auprès de ses paroissiens était employée au service de la morale et de la religion. Aussi, par les

soins du Sulpicien et du prêtre du Séminaire de Québec, le caractère national du Canadien s'est-il fortement empreint de moralité et d'attachement au catholicisme.

« Plus tard, lorsque le Canada, si dévoué à la France, fut abandonné par la mère patrie ; lorsque l'Angleterre imposa, à notre ancienne colonie, la tyrannie d'un gouvernement militaire, en même temps qu'elle s'efforça de corrompre sa foi, le prêtre resta au milieu d'une population réduite par les malheurs de la guerre à 70,000 âmes, et qui, en cent ans, s'est propagée au point de compter aujourd'hui 700,000 Catholiques parlant français. Le clergé résolut de conserver à ce petit peuple ses mœurs, ses lois, ses coutumes, sa langue, sa religion ; et il y a réussi en dépit des obstacles que lui a suscités la protestante Angleterre. Les prêtres canadiens se sont faits les guides et les protecteurs du peuple. Les uns ont fondé des hôpitaux, des écoles, des couvents, des séminaires, des universités ; les autres ont dirigé le trop plein de la population vers les terres de l'Ouest et du Nord ; et ils ont précédé ou suivi les coureurs de bois et les chasseurs de castors, jusqu'à la baie d'Hudson et jusqu'en Orégon. Une nombreuse immigration anglaise a fait craindre à une certaine époque de voir absorber la race franco-canadienne par la race saxonne. Mais dans les rangs de ces immigrants se sont trouvés 300,000 Irlandais, dont la présence est un bienfait pour le Canada, comme pour tous les pays où se portent les enfants de la verte Erin, et dont l'adjonction est venue fort à propos, afin d'assurer, dans la province ecclésiastique de Québec, la prédominance de l'élément catholique.

(A Continuer.)

C. DE LAROCHE-HÉRON.

LE VIEUX FAUTEUIL.

(Suite et Fin.)

Dans nos arrangements de famille, dit M. Morency à son fils, la maison de campagne de ma mère, celle-ci, Charles, m'était échue en partage. Après la mort de mon oncle, j'y fis rapporter mon *fauteuil* toujours si cher ; je louai la maison de Saint-Giraud, j'allai dire adieu à ma sœur, et je partis pour Montpellier où je suivis un cours de médecine. Dieu voulut que le régiment de mon frère restât près de dix-huit mois, à Montpellier, pendant le séjour que j'y fis moi-même. C'est le plus long espace de temps que ce bon frère et moi ayons passé ensemble. Ce brave Raymond fut tué peu d'années après dans la guerre d'Espagne.

Après cinq ans d'études et d'examens, je fus reçu docteur. Sûr alors d'avoir une existence indépendante, je résolus de venir chez moi mettre ordre à quelques affaires, et de retourner ensuite à Montpellier épouser une jeune veuve dont l'esprit et la beauté m'avaient trop séduit. Charmé par sa grâce, j'avais fermé les yeux sur les défauts de son cœur, et la légèreté de sa conduite. Je repoussai les conseils de ceux qui, me voulant du bien, cherchaient à m'éloigner d'elle. Je ne crus pas davantage aux avis de mon frère, qui avait aussi connu cette femme, mais qui avait mieux su la juger. Je partis donc de Montpellier avec le projet bien arrêté d'y revenir quelques semaines après. Arrivé à Saint-Giraud, où je passai une soirée, je trouvai à la poste deux lettres pour moi : l'une de mon frère qui me répétait sans ménagement tout ce qu'il savait d'Elisa ; et me conjurait de

rompre avec une femme qu'il n'appellerait jamais sa sœur. L'autre lettre était d'Isabelle. Elle disait à peu près comme Raymond, et ajoutait que, malgré sa tendresse pour moi, elle ne recevrait jamais chez elle une femme telle qu'Elisa. Irrité contre eux, blessé jusqu'au fond de l'âme, je persistai dans ma résolution, et après une nuit triste et agitée, je pris le chemin de ma maison de campagne, de la maison de ma mère !

Après une aussi longue absence, mon émotion fut profonde en y entrant. Disposé à la tristesse comme je l'étais, la vue de ces bois, de ce jardin, de ces vieux serviteurs surtout, amena bientôt des larmes dans mes yeux. Tout le passé se dressa devant moi comme un grand tableau. Les scènes diverses de mon enfance, les jeux, les leçons, les caresses, je voyais tout cela... et pourtant rien ne m'était rendu ; j'étais seul, bien seul !... Le cœur brisé je montai dans la chambre qu'on m'avait préparée. Le *fauteuil* y était... en le voyant mes larmes coulèrent longtemps et avec amertume. Que de pensées passèrent tour à tour dans mon esprit ! D'abord je regrettai ma mère, je la pleurai, voilà tout. Puis, revenant à la situation présente, je disais à cette mère adorée :—Toi si bonne, tu ne m'eusses jamais repoussé ! tu n'aurais voulu que mon bonheur, tu aurais aimé la fille que t'aurait choisie ton Aymar !... Et ces pensées à la fin en amenèrent d'autres. Ma mère, en effet, eût-elle voulu la nommer sa fille ? Est-ce bien la compagne qu'elle eût désirée à son Aymar bien-aimé ! Elle si pieuse, si pleine de vertus, aurait-elle dit comme ma sœur, comme mon frère ?

Je joignis mes mains avec angoisse, et je dis encore :—Oh ! parle, parle, ma mère, je ne veux croire que toi ! Et descendant au fond de mon cœur pour y comparer l'âme de ma mère et celle d'Elisa, j'étais forcé de comprendre qu'il y avait loin de l'une à l'autre, comme de la terre aux cieux ! Que jamais elles n'auraient pu s'entendre et s'aimer. Oh ! *ne pas aimer ma mère !...* Puis les yeux attachés sur ce *fauteuil* je pensais avec une grande tristesse :

—La femme que j'amènerai ici deviendra la maîtresse de cette maison, comme l'était ma mère. Elle devra prendre ses habitudes, continuer ses vertus : Elisa le pourra-t-elle ? Railleuse dans ses propos, légèreté dans ses principes, je la verrai se jeter avec insouciance sur ce *fauteuil* où ma mère parlait le langage des anges, et y redire follement les maximes d'un monde dépravé ! Oh ! Elisa, Elisa, d'ici je vous juge mieux. Je vous place près de ma mère, et votre image ne va pas à mon cœur comme la sienne. Vous êtes belle, vive, spirituelle sans doute, mais ce qu'un noble cœur de femme peut offrir, l'avez-vous ? Tendresse, dévouement, bonté touchante, tout cela était dans le regard de ma mère : l'ai-je vu dans le vôtre ? Oh ! parle, parle, ma mère, répétais-je dans cette agonie, que veux-tu que je fasse ? tu me disais : appelle-moi, appelle Dieu, dans tes douleurs, et nous te viendrons en aide. Oh ! venez donc tous deux, car je souffre et je ne sais que résoudre ! Ame bénie de ma mère, rapproche-toi ! Me voici encore comme lorsque j'étais petit enfant, et que je te disais, mes yeux attachés sur les tiens : mère chérie, que veux-tu ? Et une voix se faisait entendre au fond de mon cœur ; c'était la voix de Dieu ou celle de ma mère ; et cette voix répondait :

—Non, Elisa ne peut être l'amie, la compagne de ta vie. Sa beauté passera bientôt, sa gaieté ne durera pas d'avantage : elle restera avec son cœur, et ce cœur n'est pas bon, n'est pas pur. Cherche une femme qui

ressemble à ta mère ; une femme qui puisse aller comme elle dans le ciel, te rejoindre, ou t'attendre. Alors je pris courageusement le parti de rompre avec Elisa. Ce que de sages amis, ce que l'affection de Raymond et d'Isabelle n'avaient pu faire, le vif souvenir de ma mère le faisait. Je partis le lendemain pour aller voir ma sœur, j'écrivis à mon frère, et je leur appris ma dernière détermination ; ils m'en félicitèrent...

—Et moi aussi je vous en félicite, mon père, interrompit Charles. Je ne regrette pas cette Elisa, et j'aurais eu plus de plaisir à me battre avec Julien qu'à me marier avec elle. Et après, mon père ?

—Après, je restai quelques mois avec Isabelle qui sut me distraire et me consoler du sacrifice que je venais de faire ; et deux années plus tard elle me fit épouser une jeune personne qu'elle aimait, et qui m'eût rendu heureux : ta pauvre mère, Charles, morte si jeune que tu ne te souviens pas d'elle !

A ce moment la porte s'ouvrit, on venait prendre quelques ordres de M. Morency, et, au grand regret de Charles, la conversation du père et de l'enfant se trouva interrompue.

L'IMMACULEE CONCEPTION.

—Comme les cieux racontent à la terre la gloire de l'Eternel, ainsi la voix du Chef des pasteurs et des fidèles de la catholicité, proclame Marie *conçue sans péché*.

—La tradition, la raison divine, demandaient que le temple du Saint des Saints fût exempt de souillure, comme le Dieu qui avait voulu l'habiter.

—La porte, longtemps frappée, s'est enfin ouverte ; le mystère flottant est fixé : Dieu a parlé à son Eglise ; Marie, par un privilège prévu de toute éternité, échappe au funeste héritage d'Adam.

—Marie est l'Immaculée. Ce nom lui a été donné par l'amour et la reconnaissance des fidèles avant d'être ratifié par celui qui reçut les promesses divines, qui tient d'une main inflexible le flambeau que nul vent ne fait vaciller, et a pour chaire le roc que ne peut ébranler aucune tempête.

—Peuples de la terre, célébrez son triomphe ! brûlez vos parfums ! cueillez des fleurs ! ébranchez vos palmiers ! répandez vos jardins devant elle. Que la fête soit prolongée au-delà du coucher du soleil, que l'allégresse de vos demeures éclate au dehors et change la nuit en jour ! Plus que jamais aujourd'hui, Marie est appelée bienheureuse.

—Car béni est le siècle qui a le bonheur de proclamer Marie *conçue sans péché* : pour lui la fontaine des grâces sera élargie ; la miséricorde coulera à grands flots, et des lèvres qui n'avaient jamais invoqué la bonne Mère viendront s'y désaltérer et prendront goût à sa puissante protection.

—Et quelle grâce peut être refusée à la mère de celui qui est l'Auteur de toutes les grâces ? Le fleuve est-il indifférent pour le lit qui le contient ? Ne prodigue-t-il pas à ses bords tous les dons qu'ils sollicitent !

—O Vierge miséricordieuse, est-il possible que celui qui connaît ton fils te méconnaisse ? Est-il possible que des fronts sur lesquels a coulé l'eau du baptême, refusent de reposer sur tes genoux ? Ah ! fais-leur sentir le besoin de t'aimer ; fais-leur comprendre que lorsque la mère manque, la famille est mutilée.

—Cause de toute notre joie, il est une joie après laquelle nous soupignons ardemment, et que nous prions de demander à votre fils, le bon Pasteur : im-

plorez-le pour qu'il ramène au bercail tant de brebis égarées, qu'il rattache à l'arbre de vie tant de rameaux tombés, et qui gisent sur le sol, inutilement baignés par la rosée du ciel.

—O Marie, qu'il serait beau votre triomphe, si toute la chrétienté pouvait le suivre sous une même bannière ! Depuis le jour où votre fils sortit victorieux du tombeau, jamais plus beau jour ne se serait levé sur le monde.

—Arche d'alliance, obtenez-nous ce prodige de votre fils : ce n'est pas en vain que l'Eglise, depuis un temps immémorial, vous a donné ce titre ; il a été justifié, il se justifiera de nouveau ; les portes du ciel seront exhaussées, afin que des nations entières puissent y passer.

—Déjà des peuples, qui semblaient avoir juré de ne pas détacher leurs yeux de la terre, lèvent le regard en haut ! Ils regrettent la montagne abandonnée où se faisait le sacrifice qu'ils ont aboli. Le temple nu, l'autel dépouillé, le sacerdoce amoindri, ne leur suffisent plus.

—Intercédez aussi, ô sainte Mère, pour les enfants prodigues qui n'ont pas déserté le seuil de la maison, mais qui n'en affligent pas moins le Père de famille : que leur vie soit digne de leur foi : ôtez à Satan le bénéfice du scandale, à Satan qui simule la haine de ses propres œuvres et en charge l'Eglise, afin que tout retour vers elle paraisse une honte ou une folie.

—Vous que symbolisait cette *tour de David* où pendaient les boucliers victorieux d'Israël, terrible comme une armée rangée en bataille, ô toute-puissante auprès du Tout-Puissant, soyez surtout la mère de la France, afin que ses généreux enfants restent fidèles à votre fils, et que leur épée triomphe toujours pour la justice.

—Car entre toutes les nations, la France vous est la plus dévouée : quel point du rivage de ses deux mers n'a pas été mis sous votre protection ? où comptez-vous plus de sanctuaires, plus de poitrines sur lesquelles pend votre image ? Chaque foyer ne la voit-il pas, avec ses bras ouverts, comme un port pour tous les naufrages, comme une consolation pour toutes les douleurs, une miséricorde pour tous les instants ?

—Placée au-dessus de tous les astres, Etoile de la Mer, toi dont les rayons réjouissent la face des élus, toi qui ne te couches jamais pour la terre, afin de l'assister dans ses orages ! les flots font entendre des rumeurs qu'on ne connaissait pas encore ; le visage des pilotes est pâle, mais si leurs mains s'élèvent vers toi, la nef en perdition sera sauvée, et l'abîme troublé par Léviathan sera pacifié.

—J'avais, ô Marie, promis de vous consacrer les renaissances lueurs d'une intelligence fatiguée : voilà mon vœu rempli. Vous ne refuserez pas mon hommage ; c'est le présent du pauvre, et j'attends avec confiance que vous prierez pour moi votre fils, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi-soit-il.

JEAN REBOUL.

Desintéressement d'une pauvre Veuve et de son Fils.

Un bon curé avait coutume de visiter, quelques jours avant la fête de Noël, les écoles de sa paroisse. Il s'informait quels avaient été, parmi les enfants appartenant à des familles pauvres, les élèves les plus dociles et les plus studieux, et il désignait ceux qui figureraient dans la représentation, qui se fait encore chaque année dans certaines localités pendant les fêtes

de Noël, de diverses scènes pieuses relatives à la naissance et à l'enfance du Sauveur, telles que *l'adoration des bergers l'arrivée des mages*. (1)

C'était un grand sujet d'émulation pour les enfants. Ceux qui étaient choisis étaient joyeux et fiers d'une pareille distinction, désirée vivement aussi par les familles, et pour l'honneur qui en résultait, et pour le petit avantage qui y était attaché ; car chaque enfant désigné recevait, le jour de la fête, deux piastres et un habillement neuf.

Le premier choix du bon curé tomba sur un petit garçon de neuf ans, nommé Baptiste. Une expression de joie triomphante illumina la charmante figure du jeune enfant, lorsque le curé lui annonça qu'il était *un des cinq élus* et le *premier* de tous, sa conduite ayant été durant toute l'année parfaitement bonne.

« Que ma mère va être contente ! » dit-il en rougissant ; et ses grands yeux noirs, pleins de larmes, se dirigèrent vers la porte, où étaient groupées plusieurs femmes empressées de savoir si leurs fils seraient du nombre des élèves récompensés.

Rosina, mère du petit Baptiste, était là, et son regard exprima à l'enfant sa vive satisfaction. Lorsque le curé sortit, elle s'approcha de lui : « Monsieur le curé, lui dit-elle, combien je vous remercie ! Depuis la mort de mon mari, voilà la première fois que je me sens un peu de joie au cœur. Ce cher enfant s'était vraiment donné bien de la peine, il avait si bonne envie de gagner ces deux piastres pour faire arranger, un peu, notre petite chambre, et je serai si contente de le voir paré d'un habillement neuf ! »

Le curé sourit avec bonté ; il connaissait bien la demeure de la veuve ; quelle pauvre chambre, quel triste réduit du quartier n'avait pas été visité par ce bon prêtre ? « J'irai voir votre maisonnette, dit-il, quand elle sera arrangée ; je veux mettre une image de la sainte Vierge au lit du jeune Baptiste. Que Dieu bénisse ce cher enfant ! » ajouta le curé en passant sa main vénérable sur les cheveux bouclés du petit garçon.

La mère et l'enfant s'en retournèrent tout joyeux au logis.

En face de leur demeure habitait une autre veuve nommée Maria, qui entretenait par son travail sa mère âgée, infirme, et son fils Eugène, compagnon d'école de Baptiste.

L'état de maladie, de plus en plus grave, dans lequel la pauvre vieille se trouvait depuis quelques semaines, avait empêché la jeune femme de se livrer à son travail de chaque jour. Le loyer était arriéré, il fallait songer à chercher un autre gîte ; comment transporter la malade ? La malheureuse ouvrière était assise sur le seuil de la porte et pleurait tout bas, tandis que Rosina rentrait toute joyeuse, tenant son enfant par la main. Voyant le chagrin de sa voisine, elle lui en demanda la cause, et pendant longtemps elles cherchèrent ensemble quelque expédient ; mais aucun ne se présentait à leur esprit, il fallait donner quelque argent d'ici à huit jours, ou déménager ; l'ouvrière n'avait pas un écu en avance, et Rosina ne gagnait que bien juste le pain de chaque jour pour elle et son enfant.

Rosina rentra chez elle ; elle était devenue toute triste ; la compassion des pauvres est si vraie, si profonde ! Elle répétait de temps en temps : « Voici des gens bien affligés ! une malade obligée de déménager par cette saison ! et n'y pouvoir rien ! »

[1] Nous espérons pouvoir offrir à nos abonnés quelques unes de ces scènes.

Pendant la nuit elle pensa à ses voisines, et ne put dormir ; puis, tout-à-coup, frappée d'une pensée soudaine : « Je n'ai rien, se dit-elle, mais Baptiste va recevoir deux piastres, si ces pauvres gens les avaient, cela les tirerait d'affaire ; le propriétaire prendrait patience, Maria recommencerait à travailler, et tout s'arrangerait. Allons, voilà qui est décidé : j'irai trouver M. le curé, je le prierai de désigner le petit Eugène à la place de mon fils ; il y consentira sans peine, car Eugène s'est aussi très bien conduit pendant toute l'année. Je *raccommo-* *derai* encore la vieille blouse de Baptiste, et la chambre sera arrangée une autre fois ; elle est encore plus belle que *l'étable* où notre Sauveur est né ! »

Rosina, tout heureuse de cette bonne pensée, s'en dormit alors tranquillement. Dès le matin, elle éveilla Baptiste.

« Mon fils, lui dit-elle, tu es bien heureux, n'est-ce pas d'avoir été nommé le premier par M. le curé ? »

— Oh ! oui, ma mère ; et puis je serais si content de te rapporter deux belles piastres !

— Dis-moi, mon enfant, tu connais notre vieille voisine qui est malade : si tu savais qu'on va la mettre à la porte de sa chambre, parce qu'elle ne peut plus la payer, en serais-tu bien fâché ?

— Je le crois bien, ma mère ; elle est si bonne, notre pauvre voisine, et puis j'aime tant mon camarade Eugène !

— Si tu pouvais empêcher cela, le ferais-tu ?

— Oui, je t'assure ; mais je ne peux pas.

— Tu te trompes, mon ami ; cela se pourrait très-bien, si nous prions M. le curé de désigner Eugène à ta place et de donner les deux piastres à sa mère. »

L'enfant réfléchit un instant :

« Tu as raison, ma mère, dit-il ; il faut demander cela à M. le curé, et je me conduirai si bien que l'année prochaine j'espère être nommé encore et gagner les deux piastres, qui seront pour toi. »

La jeune femme embrassa tendrement son fils, et alla aussitôt chez le M. curé lui exposer l'affaire et le prier de nommer, à la place de son fils Baptiste, le pauvre garçon de sa malheureuse voisine.

« Mais, ma pauvre femme, lui dit le curé qui l'avait écoutée avec une vive émotion, les deux piastres vous seraient pourtant bien utiles.

— C'est vrai, monsieur le curé ; mais enfin, on peut se passer d'arranger sa chambre, et aller à l'église sans habit neuf ; tandis qu'un malade ne peut pas déménager au milieu de l'hiver, ni loger en pleine rue ; cela est tout clair. Je pourrais bien recevoir les deux piastres et les offrir à ma voisine, mais elle craindrait de me gêner et ne voudrait pas les accepter.

— Eh bien ! je ferai selon votre désir, et Dieu vous bénira ainsi que votre enfant. »

« Voilà de la charité, se dit le bon curé en regardant la jeune femme s'éloigner toute joyeuse ; voilà ce que je trouve bien souvent parmi les pauvres ! Mon Dieu ! qu'elle doit être agréable à vos yeux cette aumône de l'indigent qui partage de si bon cœur le peu qui suffit à peine à ses besoins les plus pressants ! »

Et il se rappela cette parole de Jésus, qui, voyant une pauvre veuve déposer son denier dans le tronc destiné à recevoir les aumônes, disait à ses disciples : « Cette veuve a donné plus que tous les autres ; car ils ont donné de leur superflu, mais celle-ci, dans son indigence, a donné son nécessaire. »

LA CRUCHE CASSEE.

Oh ! ne me grondez pas ma mère
Si j'ai tardé de revenir ;
Je vais vous raconter l'affaire :
Ma cruche : hélas !.. je venais.. de l'emplir ;
Elle était lourde.. Elle était toute pleine ;...
Voilà qu'en quittant la fontaine,
Par malheur, j'ai fait un faux pas,
Et le vase, en tombant, s'est brisé sur la pierre !
Oh ! vraiment, je ne jouais pas,
Et ce n'est pas ma faute, mère !...
Je pleurais fort, et j'avais eu bien peur,
Car aussi, moi, j'étais tombée...
Un bon Monsieur, touché de ma douleur,
De ses deux mains m'a relevée,
Puis il m'a dit, avec douceur,
Pauvre fille, es-tu blessée ?
Et j'ai répondu : non, mais ma cruche est cassée.
Oh mon Dieu ! c'est un grand malheur !
Contre moi, sûrement, ma mère,
En l'apprenant sera bien en colère.

Alors le bon Monsieur m'a dit : " chez ce marchand,
Viens avec moi choisir une cruche nouvelle ;
Moi, j'ai pris celle-ci ; voyez comme est belle.

Puis le Monsieur en a donné l'argent
Qu'il a tiré de sa bourse brodée...
— Console-toi, m'a-t-il dit, pauvre enfant,

Non, tu ne seras pas grondée ;
Va, retourne à ta mère apprendre ton malheur,
Et dis-lui bien ton aventure entière,
*Car il ne faut jamais rien cacher à sa mère,
Et Dieu punit l'enfant menteur.*

Ecoute encore : enfant, qu'il te souvienne,
Quand la voix de celui qu'a frappé la douleur

Arrivera jusqu'à ton cœur,
Ne te détourne pas, va soulager sa peine,

Ne poursuis jamais ton chemin,
Sans que ta secourable main

S'étende, l'aide et la soutienne.

A ces mots, il partit ; vite j'ai couru, mère,
Vous dire tout ceci... — Enfant, dans ta prière,

Demande à Dieu, ce soir, de le bénir,
Et du bien qu'il t'a fait, garde le souvenir,

C'est toute la leçon qu'il me laisse à te faire...
Et toi, jeune étranger, dont le cœur bienfaisant

S'attendrit aux pleurs d'une enfant,
Tu dois être un bon fils : bienheureuse est ta mère !

La Destinée d'un Homme est écrite dans son cœur.

Dans l'antique palais des vieux rois saxons où
Guillaume-le-Conquérant régnait en maître, une fête
avait rassemblé les chevaliers et les courtisans du
puissant monarque. Après que les Trouvères eurent
célébré, dans leurs chants poétiques, le triomphe du
vainqueur d'Hastings, et rappelé les gloires du passé ;
après que les jongleurs eurent épuisé toutes les res-
sources de leur art pour récréer les nobles barons,
quelques Bohémiens, habiles dans l'art de flatter les
passions, en créant à chacun un avenir en rapport
avec ses espérances et ses secrets desirs, envahirent
la grande salle et absorbèrent bientôt l'attention de
tous. *seul, Guillaume se montra indifférent.* — Qu'ai-je
besoin, disait-il, de recourir à la science des jongleurs,
mon avenir est tout entier dans ma bonne épée, qui,

avec l'aide de Dieu, saura garder et défendre ce
qu'elle a su conquérir ; mais après moi, ajouta-t-il
avec un profond soupir, que deviendra cet empire que
j'ai créé ; que seront mes fils ! *mon escarcelle pleine
d'or à celui qui pourra me le dire!*...

Un vieillard renommé pour sa science et sa sagesse
se leva, et s'adressant au Roi : — Seigneur, dit-il, fais
remplir ton escarcelle, car ce secret, il est en mon
pouvoir de te le faire connaître ;" et comme le prince
subjugué par l'assurance de ces paroles, tendait la
main pour laisser lire dans ses plis, le mystère de
l'avenir, le sage secoua la tête en souriant. — " Ce
n'est pas là, dit-il, que nos destinées sont écrites ;
c'est dans notre cœur. Veux-tu savoir ce que le ciel
réserve à tes fils, appelle-les et je te ferai lire dans
leur âme."

Guillaume fit avancer ses trois fils.

— A quel oiseau voudriez-vous ressembler, leur de-
manda le vieillard ?

— A l'aigle qui plane dans l'air et domine tous les
autres oiseaux, s'écria Guillaume le Roux.

— Et moi à l'épervier, dit à son tour Rolland, car
l'épervier est un noble et vaillant oiseau, aimé des
princes, des dames et des chevaliers.

— Quant à moi, ajouta le jeune Henri, je préfère à
l'aigle et à l'épervier, l'étourneau, qui ne nuit à per-
sonne, qui vole de concert avec ses amis, sans cher-
cher à les surpasser, et qui, s'il est fait prisonnier,
sait charmer sa captivité par de joyeux chants.

Guillaume le Conquérant, le front appuyé dans ses
mains, réfléchit quelques secondes : — " Merci, dit-il
bientôt au vieillard, en levant sur lui un regard fier et
assuré, merci, j'en sais assez maintenant ; l'aigle sait
défendre et garder son aire, et l'épervier ne laisse
point échapper sa proie, l'avenir est à nous !"

Nous ne dirons point ici, si la destinée des trois
princes se chargea de réaliser le présage porté par
leur réponse, nous préférons laisser à nos lecteurs le
soin et le plaisir d'en faire la recherche dans l'histoire,
et de se convaincre par eux-mêmes de la vérité de
la réponse du sage normand : *l'avenir d'un homme ne
se lit pas dans sa main, il est écrit dans son cœur.*

PORTRAIT DE LA FEMME FORTE.

(Suite.)

Elle est un bien préférable aux plus grands trésors
et aux plus riches héritages. C'est un présent qui ne
peut venir que de la main de Dieu.

Quoiqu'on soit *quelquefois* obligé d'avoir égard à
la naissance et à la fortune de l'épouse qu'on choisit,
on ne doit pas néanmoins les envisager seules, mais
principalement la vertu, les bonnes mœurs, les quali-
tés de l'esprit et du cœur, qui selon le témoignage du
St. Esprit, sont non seulement plus estimables que
l'or et l'argent, et au-dessus de tous les trésors ; mais
encore *seules capables* de rendre un époux heureux et
d'attirer sur lui les bénédictions du ciel. Car, selon
le sage, l'épouse en qui se trouvent la douceur, la
prudence, la vigilance, la tendresse et la piété, qu'elle
soit riche ou pauvre, rendra toujours son mari heu-
reux. Et si l'auteur de la nature, qui agit en tout avec
une profonde sagesse, les joint à la beauté du corps,
on doit les regarder comme des pierres précieuses en-
châssées dans l'or. Les grâces du corps dit le prince
des poètes latins, sont un surcroît de perfection qui re-

hausse l'ouvrage de Dieu, et est comme un riche vêtement de l'âme.

Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.

Le Sage, voulant faire connaître les grands avantages qu'un homme retire des soins d'une femme vigilante et active, pour la conservation de son bien, se sert de cette juste comparaison. Comme il est aisé de piller et d'enlever tout ce qu'on veut d'un jardin sans clôture; de même, la maison où réside une épouse mondaine et paresseuse est laissée à l'abandon, ou confiée à des serviteurs, souvent peu attentifs; et quelquefois infidèles; et alors, elle devient exposée au pillage. Mais au contraire, tout prospère et abonde dans la maison, gouvernée par une femme prudente, vigilante et active; car, tandis qu'elle prend tout le soin de l'économie du dedans, elle laisse à son mari le loisir de vaquer tranquillement aux travaux du dehors, de se trouver avec honneur dans les assemblées où se règlent les grandes affaires; et ainsi, sans s'en douter, elle devient sa consolation, sa couronne et sa gloire.

Autorités de l'Écriture Sainte.

Où il n'y a point de haie, (clôture) le bien est au pillage; où il n'y a point de femme vertueuse, l'homme soupire dans l'indigence. Eccl. xxxvi, 27.

Par son économie et la sagesse de sa conduite, elle bâtit sa maison. Prov. xiv, 1.

Le cœur de son mari met sa confiance en elle, voyant sa maison abonder en richesses, comme s'il avait dépouillé l'ennemi. Prov. xxxi, 11.

Ceux qui demeurent en sa maison, ne craindront point le froid, parce qu'elle a soin de leur donner un double vêtement. Prov. xxxi, 21.

Que de vertueux époux soient riches ou pauvres, ils auront toujours le cœur content, et la joie sera toujours sur leur visage. Eccl. xxvi, 4.

Son époux paraîtra avec honneur dans les assemblées, au milieu des juges et des personnes de distinction. Prov. xxxi, 23.

La femme vigilante est la couronne de son mari. Prov. xii, 4.

UN JUGEMENT REMARQUABLE.

Thomas Morus était alors chancelier. Une vieille mendiante se présente un jour à son tribunal et lui demande justice.

—On m'a volé mon chien, dit-elle, l'unique compagnon de ma solitude. Après avoir longtemps pleuré sa perte, je l'ai enfin retrouvé. Il est aujourd'hui dans la maison d'une grande dame; il y est prisonnier, le pauvre animal, car si on le laissait libre, il reviendrait bien vite consoler sa vieille maîtresse. Oh! je vous en supplie, Monseigneur, faites-moi rendre mon chien.

Emu par la touchante prière de cette femme, le chancelier l'interroge et lui demande le nom de la personne qu'elle accuse.

—Cette grande dame, répond la mendiante, c'est votre femme, Monseigneur, c'est Lady Morus, voilà pourquoi je me suis adressée à vous.

Thomas Morus fait prier sa femme de venir le trouver à la cour de la chancellerie et d'amener son chien. Lady Morus s'empresse de se rendre à cette invitation, et, sans comprendre le désir bizarre de son mari, elle dépose entre ses bras le petit chien qu'elle a apporté. Alors le chancelier ordonne à la plaignante et à la prévenue de se placer aux deux extrémités de la salle,

Lady Morus à l'extrémité supérieure, la mendiante à l'extrémité inférieure.

—Que chacune de vous, dit-il ensuite, appelle par le nom qu'elle lui a donné cet animal dont vous vous disputez la possession; et auquel je vais rendre la liberté.

Abandonné à lui-même, le petit chien n'hésita pas un instant. Sans même jeter un regard d'adieu sur la grande dame qui l'avait cependant bien soigné et bien nourri, il courut dans les bras de la vieille mendiante, et lui témoigna par ses caresses la joie qu'il avait de la retrouver. Thomas Morus, convaincu par cette preuve décisive, donna gain de cause à la pauvre femme, et renvoya lady Morus triste de la perte de son chien, mais fière d'être la femme d'un magistrat si juste.

LA VIERGE IMMACULEE.

O Vierge Immaculée!
Pure comme le Ciel,
Beau lys de la vallée,
Tabernacle de l'Éternel!

Il vient de résonner dans Rome aux sept collines,
Ce nom le plus saint, le plus beau;
Il a fait tressaillir les plus nobles poitrines,
Rome a le monde pour écho.
Du nord et du midi, du couchant à l'aurore,
Se courbent devant lui les générations,
Et quand Rome s'incline, et quand Rome l'honore,
Rome est l'écho des nations.

Accorde, ô Vierge sainte, donne
Au Pontife acclamant ton nom...
A celui qui sur ta couronne
Attacha ce dernier fleuron...
Donne la paix! Que sa patrie
Renaîsse sous son règne heureux;
Que ta main divine, ô Marie!
Cicatrise le sein d'un peuple généreux!

AUG. RENTZ.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

Imprimé par Duvernay Frères, 10, Rue St. Vincent.

TABLE DES MATIERES

PAR

ORDRE ALPHABETIQUE.

A

A nos lecteurs.....	I, 33, 369
Adieux (les) de Salaberry à ses sol- dats.....	6
Agésilas s'amusant avec son enfant	159
Aguesseau (d').....	171
Aieul (l') et le petit fils.....	208
Alliance fraternelle.....	172, 188
Allocution de Pie IX.....	321
Amour dans l'Education.....	279
Amour du Canadien pour son sol.....	372
Amour paternel et amour militaire.....	224
Anecdote Canadienne.....	287
Anniversaire 100ème de la mort de Montcalm.....	274
— 20ème de la fondation de l'Hôtel-Dieu.....	323
— 200ème de la mort de Sœur Bourgeois.....	36
— 200ème de l'arrivée de Mgr. Laval.....	209
Aperçu sur la lecture de Mr. T. Sterry Hunt.....	34
Apostolat laïque.....	65, 276
Architecture.....	62
Arme du chrétien contre le respect humain.....	304
Art de la conversation.....	191
Arts libéraux.....	109
Astronome pieux, ou Le Verrier.....	192
Aubert (le Rév. Père) sup. des Oblats	16
Autorité dans l'Education.....	267
— Paternelle.....	146
Aveugle d'Armagh.....	111 378

B

Baby Géo.....	28, 372
Baillargeon Ad de Québec.....	323, 368, 371
Balwin (l'hon. Robert).....	20
Barbarin Rév. Messire.....	289
Barrette Rév. Messire.....	97, 113
Basilique.....	62
Bassanville (la comtesse de).....	95
Bataille de Chateauguay.....	2, 3
Bazar.....	274, 322, 324, 338
Bayard (le chevalier).....	53
Beaubien Louis.....	116, 132, 227, 243
Beauchesne (de).....	227
Beaudry Hercule (Messire).....	28
Beaudry P. Melle.....	7
Beaudry P. J. U.....	287
Bédard (l'hon.).....	20
Bédard (prêtre).....	140
Bélinge.....	3
Belle Achille.....	28, 118, 120, 132
Bellefeuille (de).....	34
Bellefeuille (E. L. de).....	81, 85, 98
Belmont (de) prêtre de St. S.....	38
Bénédiction de cloches.....	327, 337
Bergers de Naples.....	178
Bibaud Maximilien.....	28, 118
Bibliothèque, description.....	329
Billaudelle (Vic. Gén.) prêtre de St. Sulpice.....	162, 327, 337
Billaudelle chartreux.....	162
Billion [prêtre] de St. S.....	28
Biacwell.....	353
Blanchet Evq. d'Orégon.....	274, 289
Bon conseil [un].....	208
Bonheur de la campagne.....	25
Bossuet.....	263
Boucher Adélaïde.....	2, 3, 18, 29, 90
Boucher Cyrille.....	16, 21, 210, 225, 241, 257, 305

Bouleau [le].....	334, 351
Bourrassa.....	15, 18, 108, 161, 178
Bourdages.....	20
Bourgeault [prêtre].....	9, 17, 18
Bourgeois [la sœur].....	4, 36, 359
Bourget Evq. de Montréal.....	16, 21, 210 225, 241, 257, 305, 376
Bourret [l'hon.].....	115
Brebœuf.....	19
Bressolle [la sœur].....	326
Bruyère [capitaine].....	7
Bruyère J. Baptiste.....	115
Bucheron et Napoléon.....	30
Bugeaud [le maréchal].....	136
Bullion [madame de].....	324, 343

C

Cabinet de Lecture.....	75, 241, 323
Caisac [de].....	6
Campagne en Canada [la].....	22
Cambell [le major].....	353
Cannes.....	53
Capoue.....	53
Caractère napolitain et Romain.....	53
Cartier George [l'hon.].....	29, 353
Cartier Jacques.....	368
Catherine la grande.....	96
Cécile [Ste.].....	349
Cercle Littéraire.....	25, 29, 98, 118, 120, 121, 138, 247
Champlain.....	19, 368
Chantrel.....	145
Charité de Monseigneur d'Aviau.....	224
Charité et Economie.....	140
Charité d'une veuve et de son enfant	378
Charlevoix.....	40
Charles IX.....	260
Chartreuse de Naples.....	162
Chateaubriand.....	107, 177
Chateaugay.....	3
Chauveau [l'hon.].....	2, 16, 19, 28, 29, 120, 225, 275, 289
Cherrier S. C.....	28, 275, 296
Chine.....	258
Chronique.....	209, 225, 241, 257, 273, 289 305, 322, 327, 370
Cicéron.....	133
Cinquantième année de profession religieuse.....	305, 311
Circulaire de Mgr. Bourget.....	226
Clémence Marie.....	233, 237, 301, 315, 345, 366.
Colbert.....	41
Colisée de Rome.....	50
Colmar [la com. de].....	76, 93, 126, 140
Colons [les premiers] de Montréal.....	342
Comètes.....	185, 194, 212
Comment se perpétuent les bienfaits	180
Compliments.....	814
Congrégation de Notre-Dame.....	36, 37, 39
Conservatoire Musical.....	101
Cooke, 1er évq. des 3 Rivières.....	376
Constant [le] navire naufragé.....	340
Courcier du Canada.....	17, 140, 294, 367
Cujas, juriconsulte.....	168
Culture des fleurs chez tous les peu- ples.....	297

D

Daly [Capitaine] J.....	7
Daniel, Prêtre de St. S.....	116
Dates de la Fondation de plusieurs Communautés.....	357

Dauversière [de la].....	324, 343
Davaux [l'Abbé].....	229
Dearborn, Général Américain.....	6
Découverté du Quinquina.....	201
Delille.....	75, 107
Denis, Prêtre de St. S.....	29, 72, 89, 119, 230.
Desautels [Prêtre].....	305
Desbarats Geo.....	81, 98
Desmazures prêtre de St. S.....	29, 199, 216
Desprésaux.....	368
Destinée écrite dans le cœur.....	380
Deux fleurs [les].....	351
Deux nids [les].....	190
Dévouement d'une mère.....	25, 46, 63
Dévouement d'un Moine.....	31
Dévouement d'un nègre.....	341
Discours de clôture d'une séance du Cercle Littéraire.....	138
Discours d'ouverture de cette séance	120
Distinction littéraire, pour M. Sterry Hunt.....	223
Distribution d'habits à la Congrégation de N. D.....	36
Distribution des prix.....	209
Dollard chef des 17 héros canadiens	344
Domat Juriconsulte.....	169
Drames de la mer.....	340
Drouet [Mlle E.].....	300
Drouet [le général].....	136
Drummond [Mlle E.].....	36
Duchesnay.....	8
Dumoulin.....	169

E

Eboulement à St. Hilaire.....	354
Ebrard [Prêtre].....	355
Echo [l'] recommandé par Mgr. Bourget.....	257, 369, 376
Ecoles des Frères.....	274
Ecole modèle d'agriculture.....	323
Ecole normale de Jacques Cartier.....	14, 209
Economie et charité.....	140
Edouard, duc de Kent.....	8
Effets funestes de l'Intempérance.....	153
Eglise au Canada.....	367, 376
Elblac [Clément d'].....	254, 270, 299
Eloge des Religieuses hospitalières par Voltaire.....	327
Eloquence [discours sur l'].....	81
Eloquence dans les beaux arts.....	90
Eloquence de Barreau.....	84
Eloquence sacrée.....	63, 84
Emigration [contre l'].....	25
Emploi du temps.....	95, 111
Enfants abandonnés.....	109
Epée [l'abbé de l'].....	225
Episode de voyage.....	49
Eschambeault [d'] G. F.....	99
Esquisses de mœurs.....	147
Essai sur la tolérance.....	56
Essard [Alfred des].....	303
Est-il à propos de répandre la haute Education dans toutes les classes.....	246
Etudes sur Jeannes d'Arc.....	199, 216
— sur Pothier.....	167
Exposition agricole.....	307
Eyre William [sir].....	291

F

Fabre, Hector.....	16, 21
Faillon prêtre de St. S.....	4

Faribault [l'hon.]..... 258
 Farrel Evêq. de Hamilton..... 338
 Fauteuil [le vieux]..... 345, 367, 377
 Félix [le Père S. J.]..... 146
 Femme forte..... 362, 380
 Fénélon Arch. de Cambrai..... 58
 Fesch [le Cardinal]..... 277
 Fête nationale de la S. J.-B 42, 230, 295
 Fleurs, leur culture..... 297
 — leur langage symbolique..... 318
 Fontanes..... 352, 363
 Forbin-Janson [de]..... 272
 Franklin..... 340
 Frédéric Le grand..... 107
 Frères des Ecoles Chrétiennes..... 225, 376
 Frontenac..... 19
 Fruits et oiseaux de Zeuxis..... 107

C

Gabriel de St. Julien..... 201, 334, 351
 Gaëte..... 52
 Gannessagonas [Thérèse]..... 357
 Garneau, historien..... 14, 302
 Gaucher, [capitaine]..... 8
 Gaudrée Boileau [le baron de]..... 274
 Généalogie du Maréchal Vaillant..... 29
 Géologie..... 34
 George IV..... 8
 Germain, Adolphe..... 119, 132, 134
 Giband, prêtre de St. S..... 28, 56
 Girard, de Varennes..... 305
 Cirouard, Désiré..... 28
 Gloire Littéraire..... 120, 122, 132
 Gloire Militaire..... 120, 124, 134
 Goëlette [la] les Six-Sœurs..... 207
 Granet, Supérieur du Séminaire..... 3, 16, 28, 73, 116, 275, 276, 288.
 Gravouille, le Rev. Père S. J..... 266
 G en ville, [lord]..... 74
 Guizot..... 249

H

Hampton, [général Américain]..... 6
 Head, Edmund, gouverneur..... 290
 Head, John..... 290
 Herculanium..... 54, 165
 Hermitage de San-Salvador..... 56
 Henri IV jouant avec son enfant..... 159
 Héros Canadiens [les 17]..... 135
 Histoire d'une rose..... 254, 270, 299
 Hodges..... 258, 353
 Homme machine [l']..... 320
 Honneur militaire..... 224
 Hôtel Dieu, le 200e anniversaire 324, 359
 Hudon Hyacinthe, chanoine..... 42, 259
 Huitième enfant [le]..... 80
 Hunt, T. Sterry..... 34, 223

I

Immaculée Conception..... 378
 Impression sur le bord du cratère du Vésuve..... 55
 Inauguration Ire du Cabinet de Lecture..... 275
 — de l'Institut Canadien-Français..... 19
 Indian [l'] son naufrage..... 354, 370
 Indulgences pour les morts..... 322
 Influence heureuse du Cabinet de Lecture..... 73
 Influence des mauvaises liaisons..... 147
 — des mauvais romans..... 73
 — de la Musique sur le caractère, la santé..... 102, 103
 Inquisition..... 59
 Intempérants [aux]..... 289
 Irlandais aux Sheds..... 358

J

Jacques II, roi d'Angleterre..... 58
 Jadis connu, maintenant oublié..... 36
 Jardin [le petit] des Tuileries..... 228

Jeanne d'Arc..... 125, 199, 216
 Jeux [les] de l'enfance et de la jeunesse..... 158
 Joséphine, impératrice, distribuant ses étrennes..... 363
 Journal dans un Cabinet de Lecture..... 338
 Journal de l'Instruction publique. 2, 14, 284, 354.
 Journalisme..... 278, 293
 Juan d'Autriche [don]..... 318, 332
 Jugement remarquable..... 381
 Justice à qui elle est due..... 255

K

Kennedi, aveugle, habile musicien..... 111
 Kléber..... 138

L

Labelle, organiste..... 258
 Labelle, [voltigeur]..... 3
 Lac des Deux-Montagnes..... 357
 Lacolle..... 6
 Lacroix..... 115
 Lafontaine, [Sir L. H. Baronnet]..... 20
 Lagier, le Rév. Père Oblat..... 289
 Lamothe, Capitaine..... 8
 Langage symbolique des fleurs..... 318
 Laroche-Héron..... 367, 377
 Larocque, Evêq. de Cydonia..... 36, 305, 337.
 Larocque, curé de St. Jean. 295, 307, 331
 Larue, de Québec..... 206
 Latour, [Mlle de]..... 24
 Laval, [de] Ir Evêque de Québec 19, 353, 368.
 Lazzaroni..... 178
 Leçon de modestie..... 29
 Lebert, Mlle..... 4
 Le Moyné de Longueuil..... 356
 Lenoir, Joseph..... 29
 Leprohon..... 115
 Leprohon [Madame R. E.]..... 312
 Lescuré [de] général Vendéen..... 137
 Lettre de J. L. Bellefeuille aux Editeurs de l'Echo..... 34
 — de Messire Pelletier directeur du collège Ste Anne..... 34
 — de Messire Barrette préfet d'étude à l'Assomption..... 97, 113
 — de Messire Ebrard..... 354
 — à ma nièce, sur l'emploi du temps..... 95, 111
 — de J. B. Bruyère à son fils..... 117
 — de Montcalm à la supérieure des Ursulines..... 306
 — du maréchal Vaillant..... 29
 — du Prince Edouard à Salaberry..... 8
 — sur l'esprit religieux des soldats français..... 210
 LeVerrier..... 192
 Lévesque, architecte..... 29
 Lévesque, [capitaine]..... 8
 Livres mauvais..... 75
 Livres de la Bibliothèque paroissiale réclamés..... 353
 Logan, [Sir W.]..... 354
 Longtin..... 8
 Longueuil, [Joseph de]..... 6
 Lorange, [l'hon. T. J. J.]..... 28, 275
 Louis XIV..... 249
 Louis XVI..... 227, 243
 Louis XVII..... 227, 243
 Loysel Jeanne, Ire écoière canad..... 38
 Lutte de désintéressement..... 272
 Luzignan [de]..... 19
 Lynch, Coadj. de Toronto..... 337, 353
 Lyons..... 8

M

Macauley Buchanan [Sir]..... 371
 Maccaroni..... 54
 Macé [la sœur]..... 326

McCarty [colonel américain]..... 7
 McDonald Enéas, prêtre..... 291
 McDowell, [lieut. colonel]..... 8
 McKenzie..... 116
 Magnat [l'abbé]..... 297, 318
 Mai [le mois de]..... 129
 Maillet [la sœur]..... 326
 Maintenon [Madame de]..... 85
 Maison neuve [de]..... 37, 38, 343
 Maître [de]..... 66
 Maladie Intestine..... 54
 Malédiction Levée..... 251
 Malles-Postes..... 50
 Maman de huit ans..... 76, 93, 126, 141
 Mance Mlle..... 224, 359
 Mandement de M. Roux, V.-G..... 5
 Mandement de Mgr. Baillargeon..... 371
 Marchand W..... 28, 73
 Martin [le R. P. S. I.]..... 28, 275, 277
 Masson Damase..... 16, 21
 Masson [l'hon.]..... 116
 Masson Wilf..... 115
 Mauvais quart d'heure [un]..... 111
 Mazenod Ev. de Marseille..... 305
 Maxime, [martyr]..... 349
 Maximes et Sentences..... 160, 208, 224, 272.

Médailles d'or en mémoire de la Ba-taille de Chateauguay..... 8
 — d'argent..... 9
 Médicis [Catherine de]..... 260
 Melun [le Vicomte de]..... 255
 Mémoire [la]..... 208
 Mère de Famille Canadienne [la]..... 23
 Mermet..... 3, 9
 Michonis..... 245
 Minerve [la]..... 17, 16, 118
 Mission de la Jeunesse..... 361
 Missions de l'Orégon..... 225
 Mithridate..... 279
 Modèle de Style Epistolaire..... 29
 Modération dans la défense des principes..... 1, 18
 Mondelet [l'hon.]..... 36
 Monk Maria..... 359
 Montcalm..... 274, 306
 Morel-Vindé..... 160, 176, 192
 Morgan, Sculpteur..... 274
 Morin L. [M. P. P.]..... 28, 275
 Morin [la sœur]..... 39
 Musée Bourbon à Naples..... 167
 Murée National..... 15, 10
 Musique [discours sur la]..... 99

N

Naples..... 53, 161
 Napoléon 1er, belle parole sur la première communion..... 146
 — se confesser pour le voir..... 64
 — ses sentiments sur la musique 101
 — *passim* 133, 137, 228, 263, 277, 285
 — et le Bucheron..... 30
 — volant des patates..... 373
 Napoléon III..... 135, 136
 Naufrage, histoire du navire le *Constant*..... 340
 Nécrologie de Messire Bédard..... 140
 — de Bruyère J. B..... 115
 — Messire McDonald Enéas..... 291
 — de Head John, fils de gouverneur..... 290
 — de Hudon Hyacinthe V. G..... 42
 Neilson..... 20
 Nercam, p ètre de St. S..... 28, 246
 Nicolas [l'Empereur]..... 96
 Nightingale Miss..... 360
 Noms de 17 héros canadiens-français..... 354

O

O'connel..... 67, 291
 Oiseaux et fruits de Zeuxis..... 101
 Olier..... 4, 343, 376
 Once known, now forgotten..... 37

Ordre [l']	16, 17
Orgue [l']	62, 102
Origine de la Peinture	107
O'Sullivan [l'Hon.]	251
Ouimet, Adolphe	21
Où passe l'argent d'un bon fils	159

P

Page [une] de notre histoire	3
Panet [l'hon.]	20
Papineau [l'hon.]	20
Paré Louis	259
Pariseau Ambroise	119, 121, 132
Passé-ports [sortie contre les]	50 et suiv.
Pauvre fille de Glen-Orchy, [la]	25, 46, 63
Patrie [la]	21
Peinture, [discours sur la]	62, 81, 106
Pélerins de Marie	175
Pensées et Maximes	106, 208, 224, 272
Pépin [de] Evêque	263
Perrault, prêtre de St. S.	258
Perrin Mlle A.	36
Perrin Mlle.	313
Perrier Casimir	248
Pelletier prêtre, collège Ste. Anne	34
Picard, prêtre de St. S.	337
Picaud [la Sœur]	38, 39
Pie VII	257
Pie IX	48, 52, 289, 321
Pierres recueillies sur le Vêveuve	56
Piété filiale	236
Pilon, chanoine	65
Pitt	75
Plaidoyer sur la prééminence des Beaux Arts	82
Pledge contre les mauvais livres	279
Plessis, [Mgr.] Evêq. de Québec	3, 4
Pline, le naturaliste	56
Pinguet, Capitaine	8
Poésie, [discours sur la]	85
POÉSIES. Ascension	161
— Bague ou pénitenciaire	301
— Bible en quelques vers	352
— Comment il faut aimer Dieu	320
— Concours d'amour filial	193
— Condamné et le Religieux	222
— Cruche cassée [la]	380
— Cinquantième année de profession religieuse	312
— Ecole [l']	286, 301
— Elégie sur la mort d'un écolier	89
— Élévation à Dieu	192
— Enfant [l'] et le petit flacon	112
— Enfants trouvés	300
— Esprit et cœur	242
— Fanfaron [le] et le Sage	272
— Fête-Dieu	171
— Fourni [la] et le Limaçon	272
— Hospice	301
— Humeur de l']	176
— Incendie de Montréal	48
— Moine [le] et le parvenu	112
— Passion prédite par l'Enf. Jésus	140
— Pénitenciaire	301
— Petite fille à Marie [une]	131
— Peu d'amour des Romains pour les arts libéraux	107
— Pitié [de la]	192
— Portrait de la femme forte	362
— Première Communion	145
— Prêtre au Village	75
— Prière de l'enfance	352
— Religieux [le] et le Condamné	222
— Robert Bruce	240
— Rome et le Chantre Chrétien	288
— Romance chantée par Louis XVII, [extrait]	244
— Sage [le] et le Fanfaron	272
— Salaberry [sur]	3, 9
— Sœur [la] de Charité	286, 300
— Soulier [le] et la pantoufle	208
— Toussaint	335
— Travail [du]	160

— Vie de l'homme	368
— Vierge Immaculée, [la]	331
Polignote, peintre célèbre	107
Pompéi	165
Pont Victoria	248, 257, 353, 378
Ponterie, [de la]	26
Pothier, [Études sur]	3, 167
Pozzuoli	180
Premiers Colons de Montréal	342
Premiers jours de la Congrégation	36
Premier plaidoyer	233
Présentation, [la fête de la]	353
Prêtre, [portrait du]	23, 75
Prêtre au Cabinet de Lecture	75, 309, 338
Prévost, Gouverneur	4, 8
Prière [la] sous le chêne	303, 315
Prince, Mgr. Evêq. de St. Hyac.	376
Professions Religieuses	241, 282, 283
Progrès, [le]	9
Prudence d'une jeune personne en face d'un homme machine	320
Purdy, général Américain	7

Q

Quartier, prêtre	323
------------------	-----

R

Rapport du <i>Courrier du Canada</i> sur l' <i>Echo</i>	18
— de la <i>Minerve</i>	17
— de l' <i>Ordre</i>	17
— des travaux littéraires du Cabinet de Lecture	28
— sur une séance du Cercle Littéraire	112
Reboul	370
Recommandation de l' <i>Echo</i> par Mgr. Bourget	257
Retord Vic. Apostol. de Tong-King	258
Retraite pastorale	257
Rhodes, capitaine	353
Ricard Louis, avocat	49
Richard, John Jackson, prêtre de St. Sulpice	356
Richelieu, [le cardinal de]	249
Rideaux de Parrhasius	107
Rivard Sévère	81, 98, 106
Rodier C. S. maire de Montréal	36, 100
Romans [effets funestes des]	75
Rosalie [la Sœur]	14
Ross, [l'hon. A. M.]	353
Route de Rome à Naples	29
Roux, prêtre de St. S.	3, 4, 5
Rouxel, prêtre de St. S.	3, 29, 342, 354

S

Sacre de Mgr. Lynch	353
Sacré Cœur [Da es du]	376
Salaberry [Colonel de]	3, 135, 138, 356
Salaberry [Charles Michel de]	6, 8
Salaberry [Louis de]	6
Salle d'asile	273
Saint Arnaud [le Maréchal de]	3, 119
Saint Barthelemy [la]	259
St. Hyacinthe, [diocèse]	376
Saint Jean Baptiste [la]	42, 230, 307, 331
Saint Germain, prêtre	116
Sainte Magdeleine, sup. de la Cong.	305
Secrets de la Providence	190
Se confesser pour voir Napoléon	64
Séminaire de Québec	368, 376
Séminaire [le grand] sa fondation	357
Sénécal Denis	29, 119, 132, 138
Sentences et Maximes	160
Servantes de Dieu	358
Septembre et ses bienfaits	313
Schiller, [lieutenant]	7
Schamyl	371
Schneider, le R. P. S. J.	28, 185, 194, 212
Schopenhauer, [madame de]	25, 46, 63
Sigismond, belle parole de cet emp.	144

Sixte V, pape	250
Smith, C. G. professeur de musique	29
Société de St. Vincent-de-Paul	360
Sœur de charité	21
Sœurs de l'Hôtel-Dieu	38
— de la Providence	225
Soirée de famille à la campagne	24
Sorrente	53, 181
Sourdes et Muettes	225
Stabat Mater, [le]	88, 93
Starnes Henri, maire de Montréal	28, 275
Statuaire, [la]	62
Stevens Paul	21, 22, 29, 147
Stuart	20

T

Tableau d'une famille canadienne	24
— d'une famille musicienne	102
Talon Intendant	41
Taschereau	20
Tasse [le]	181
Tempérance	289
Ternaux	250
Théniers David	302, 317, 332
— il improvise un chef-d'œuvre	318
Thibaudeau de Québec	115
Thomas de Montréal	115, 116
Thoronhongo François, sauvage	357
Tiburce, martyr	349
Tolérance [essai sur la]	56
Toupin, prêtre de St. S.	325
Tout le monde est né pour chanter	191
Tribune	330
Trois mois au presbytère canadien	287
Trois Rivières, [diocèse de]	379
Trudel O.	258
Trudel, docteur en médecine	258
Turgeon, archevêque de Québec	368
Turquety	335
Typhus [le]	358

U

Université-Laval	209, 368
------------------	----------

V

Vaillant, [le maréchal]	29, 251
Valade, inspecteur des écoles	28
Valérien, époux de Ste. Cécile	349
Vallières [de]	20
Varennes, fondation d'un hospice	305
Verchères [Mlle de]	23
Vésuve	53, 54, 163
Veillot Louis	79, 157
Vie dévote [la]	192
Viger, Denis Benjamin [l'Hon.]	20
Viger Jacques, Commandeur	21, 28, 115, 118
Vignon, le Rév. Père, S. J.	16, 29, 309, 327, 337
Village de sauvages à la montagne	357
Villeneuve-Trans	3
Vimont, [le Rev. P. S. J.]	376
Vincent de Paul	109, 256
Violeau	240
Virey, sur l'Éducation	250
Vocation de Montréal	355
Voltaire, éloge des relig. hosp.	326

Y

Youville, fondat. des Relig. Hosp.	4, 329
------------------------------------	--------

Z

Zaluski [général]	364
Zeuxis, peintre célèbre	107
Zouave, [le]	157
Zuma, ou découverte du quinquina	201

W

Wagram	374
--------	-----